

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 62 décembre 2018 - janvier 2019

Dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait des albums « Les Saintongeais font de la résistance »
(nouvelles éditions Bordessoules)

Lorsque nous sommes des *jhènes bitons*, nous ne pensons pas toujours à faire parler nos grands-parents. Et pourtant ils auraient beaucoup de choses à nous raconter sur leur vie. C'est un peu mon regret : de ma grand-mère, il ne me reste que quelques bribes d'oralité sur sa vie de jeune fille et sur la guerre de 1914-1918 (page 4). Ce n'est pas le cas de Marie-Léa B. : née à la fin du 19^{ème} siècle, elle a raconté ses souvenirs, qui ont été transcrits par sa belle-fille, et avec l'accord de sa famille, je vais vous en faire profiter (page 6).

Car l'écriture est importante pour conserver la trace de nos anciens. C'est pour cette raison que les recherches que j'ai rassemblées sur mon grand-père Goulebenéze, qui ont duré six années, ont débouché sur un livre, ce qui ne fut pas une chose facile (page 8).

Marie-Brigitte Charrier, qui a à plusieurs reprises écrit dans le Boutillon, nous parlera d'un botaniste rochelais un peu oublié, Aimé Jacques Alexandre Goujaud, dit Bonpland (page 14). Également un texte relatif à Fernand Porcheron, une personnalité patoisante du village de Haims, un hommage émouvant rendu par ses enfants (page 23).

Vous trouverez également dans ce numéro les histoires de nos écrivains habituels : Jean-Bernard Papi, Christian Robin, Francis Bouchereau. Sans oublier les souvenirs truculents, en vidéo, de Charly Grenon, et les textes en patois de Saintonge et du Poitou.

Dans ce numéro, pas de courrier des lecteurs, par manque de temps et de place. Il est reporté au numéro de février 2019.

Bonnes fêtes et bonne année 2019 à teurtous !

Et vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

	Pages
Joyeux Noël et bonne année Vidéos	3
Neuillac : trois frères morts pour la France	4
Souvenirs d'une femme simple : Marie-Léa B...	6
De la généalogie à la littérature : la naissance d'un livre	8
Le voyageur botaniste Bonpland	14
Philomène Mouche	17
Le coin des fines goules : cuisiner les pibales	19
Contes du fleuve Charente : le brigand goulu et les trois sœurs	20
Charly Grenon raconte : les grands-parents Vidéo	20
Le pouill' Vidéo	21
Le laitier	22
Les patoisants d'aneut : Jhustine et Nono saute palisse	22
Feurnand, un Saintongeais dans son village	23
La peurote qui voulait chanter coume in jhau	24
Le fi à Feurnand chez Pierre Dumousseau Vidéo	25
Zédorine	26
Un livre à vous conseiller	27
Kétoukolé	28
Les vouéyaghes d'Albertine	29

Joyeux Noël et bonne année Goulebenéze

D'abord, un très beau conte de Noël en français, écrit par Goulebenéze dans la Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest (histouères de la pibole) du 24 décembre 1951, un mois avant sa mort. Le mois suivant, le 30 janvier 1952, il mourut à l'hôpital de Saintes.

En cette nuit de Noël 1951, il est minuit dans toutes les paroisses de France. A cette heure, pendant que les croyants louent le Seigneur, quelques privilégiés fêteront gaiement Noël. Des jouets luxueux raviront les petits après la passage du Bonhomme à la hotte. Des réveillons coûteux et des soirées élégantes charmeront les grands. Dans les mansardes des villes tentaculaires, des miséreux, sans espoir, souffleront leurs doigts engourdis, n'attendant plus rien de la vie : Noël sans joie !

Au hameau de Breuil-de-la-Garde, en Saintonge, au foyer du vieux et de la vieille Miroleau, la joie ne règne pas non plus en cette nuit de Noël. Pourtant la bûche de « Nau » flambe dans la cheminée : tradition ancestrale, ainsi que le gui porte-bonheur, suspendu à la latte enfumée.

Il est minuit. De chaque côté du foyer, chacun des deux époux se penche sur ses souvenirs : hélas souvenirs de guerres ! Lui, revoit les tranchées glacées de l'Argonne où il vécut les plus belles années de sa jeunesse, dans un enfer. Elle, les tristes années de guerre, seule pour cultiver la « beunasse », remplaçant son « patron » absent, vivant des jours et des nuits d'angoisse, dans l'attente d'un mauvais message apporté par le maire, comme chez ses voisines : des veuves de guerre.

Puis ce fut le fils de la maison, mort pendant la dernière, dans un lointain stalag. Aujourd'hui c'est le petit-fils, se battant là-bas, en Indochine. La série continue, impitoyable, menaçante.

Il est minuit. Au-dessus de la bûche qui achève de se consumer, les étincelles pétillent, danseuses d'or voltigeant dans l'âtre noir. Les deux vieux songent : finis les Noëls de jadis où l'on s'en allait veiller les uns chez les autres, la lanterne d'écurie à la main, et où l'on mangeait le « milliat », arrosé du meilleur vin blanc de l'année ; nuits de papotages où l'on passait en revue les événements et les choses de la terre.

Noël ! Noël ! Noël ! d'aujourd'hui, qu'apportes-tu ?

Les deux vieux songent. Dans leur cerveau primitif, ils réalisent les horreurs de la guerre. Ils songent que celui qu'on fête cette nuit, l'homme de Nazareth, avait été cloué sanglant sur une croix de bois, pour avoir prêché la fraternité humaine !

Et pour fêter la bonne année, une chanson écrite dans « Le Subiet » du 11 janvier 1903, intitulée : « La lettre à ma belle-mère, ou la bonne année ». L'air de la chanson, je ne le connais pas. Goulebenéze indique : Air : ça vous fait tout d' même quelque chose. René Ribéraud va vous conter cette histoire :*

Cliquez pour la vidéo : [Lettre à la belle-mère](#)

Pusqu'o l'est anuit l' promier d' l'an,
Jhe pense à vous ma boun' bell'-mère.
Vous n'en arez point prr' longtemps
Avant qu' vous m'nions dans l' cimentière.
Quant' vous y s'rez pu, jh' pardrons groû,
Vous l'essanjh'rez pu thieill' bujhée.
Seu capabl' d'en mouri moué tout,
Vous êt' la jhoie d' nout' maisounée !
En attendant thieu jhour à v' nit,
Jhe veux n'en avouèr l'êtrrnée,
Jh' vous espère in bon paradit
Et... jhe vous souhaite ine boune an-née !

O l'a comb' de ghend' qui s' piénant
Aussitout mariés, d' leu bell'-mère,
Moué jh' peux fout' point n'en dire autant :
Jhe sons tous deux coum' soeur et frère.
Jh'ai b'soin de m'othiuper de reun,
O va tout dreit coum' en ch'min pianjhe.
O l'érait quasiment trop beun,
Jh'ai t'rrjhou grand pour qu'o s' déranjhe.
En me mariant, jh'avis l' nez creux,
Sûr que jh' fazis in' boun' jhômée :
Au yeu d'in' femm' n'en p'rmis deux !
Et... jhe vous souhaite ine boune an-née !

Vout' feuye est la mêm' chous' que vous,
Trr'jhou d'himeur, t'rrjhou affab'le,
Tous les aut' ghend' n'en sont jhaloux
D' nous vouèr t'rrtous à la même tab'le.
O l'est prr' vous les bons mourçâ,
Prr' la bourjhouès' les boun' z'affaires,
Et vous m' thitez t'rrjhou la piâ,
Pac' que vous savez qu' la p'rrfère !
Quant' vous ai d' chaqu' couté tout' deux,
Et qu' vous m' favez des émithiées,
Jhe sais pas laquelle jh'aime la meux !
Et... jhe vous souhaite ine boune an-née !

Jhe sais beun qu'o l'a des chêtit
Qui b'rrlandant p'rrtout l' villajhe
Que si jh' restons si bons émit,
O l'est qu' jh'attends vout' héritajhe.
Faut poin-n'écouter thiés bavous
Et tous thieillés fazeurs d'histouère,
L'intérêt n'est reun, vouéyez-vous,
P'rrvu que jh' consarv' ma bell'-mère.
Mais pusqu'o fera beun mourit,
Qu'o vous arriv'ra thieuqu' jhômée,
En attendant thieu jhour à v' nit,
Vout' ghend'... vous souhaite ine boune an-née !

* Charly Grenon pense que l'air serait celui de « Musique de chambre » très utilisé par Goulebenéze comme dans « Félicia ou la nouvelle riche ». **Cliquez : [Félicia](#)**

Neuillac : trois frères morts pour la France

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

L'année 2018 représente le centenaire de cette grande boucherie que fut la guerre de 1914-1918. Il fallait bien qu'on en parle dans le Boutillon. J'ai choisi, pour évoquer cet anniversaire, une histoire familiale : trois frères, les trois garçons de la famille Péronneau, nés à Neuillac, en Haute Saintonge, sont « morts pour la France », à quelques mois d'intervalle, au cours de la guerre de 1914-1918.

À cette époque, comme le dit si bien mon cousin le professeur d'histoire Jean-Jacques Vidal, « sauver le soldat Ryan » n'avait aucun sens. Si deux frères mourraient au combat, on n'allait quand même pas rapatrier le troisième pour éviter l'hécatombe familiale ! L'armée avait besoin de tous les hommes jeunes capables de combattre et de se faire tuer pour sauver la patrie.

La famille Péronneau à Neuillac

Le 27 janvier 1873, François Alcide Péronneau se maria avec une « drôlesse » de Jarnac-Champagne, Clémentine Drouillard. Le couple, qui vivait au bourg de Neuillac, un village de Haute Saintonge, situé entre Pons et Jonzac, eut en tout neuf enfants, dont sept survécurent :

- quatre filles : Céline, Zulma, Maria et Yvonne ;
- trois garçons : Émilien, Henri et Pierre.

En 1914 ces trois garçons étaient aptes à partir au combat et à mourir pour la France.

Émilien

Il est né le 17 septembre 1877, après ses deux sœurs Céline et Zulma. Son frère jumeau Adrien mourut deux mois après sa naissance, emporté par la maladie.

Émilien était un jeune homme blond d'un mètre cinquante quatre, exerçant avec son père le métier de cultivateur.

En 1898, lors du Conseil de Révision, il fut ajourné pour « faiblesse ». En 1899, il fut de nouveau ajourné en raison de sa petite taille. Mais en 1900 il avait dû reprendre des forces et grandir (à moins que la taille réglementaire n'ait été abaissée ...) puisque le 14 novembre il fut incorporé comme deuxième classe au 63^{ème} régiment d'infanterie, dont il ne fut renvoyé que le 14 septembre 1901, avec un certificat de bonne conduite.

En 1904 et en 1907, il accomplit deux périodes d'exercices, affecté au régiment d'infanterie stationné à Saintes. Le Commandement militaire souhaitait que les soldats soient bien préparés, pour participer au conflit annoncé.

Le 14 août 1914, il arriva au 137^{ème} régiment territorial d'infanterie. Il passa ensuite au 206^{ème} et au 269^{ème} régiment d'infanterie, et fut envoyé au front.

Le 15 mai 1915, il reçut un éclat d'obus au bois de Mort-Mare*, près de Flirey, en Meurthe et Moselle. Il fut évacué, soigné et amputé du cinquième orteil du pied gauche, puis opéré d'une fracture du quatrième métacarpien. Et cinq mois plus tard, le 1^{er} octobre 1915, on le déclara apte à rejoindre son régiment pour reprendre le combat. C'est le 14 août 1917, trois ans jour pour jour après sa première affectation, qu'il fut tué par l'ennemi et mourut pour la France, lors d'une attaque dans le secteur de Bray en Lannois.

À la maman, Clémentine Péronneau, qui était veuve, l'armée accorda royalement un secours de 150 francs.

Henri

Né le 19 octobre 1879, c'était un « grand » blond aux yeux roux d'un mètre cinquante sept. Au début, il resta à la ferme pour cultiver la terre. Le 15 novembre 1900, il fit son service militaire au 53^{ème} régiment d'infanterie, d'où il fut libéré le 19 septembre 1903 avec un certificat de bonne conduite, puis affecté dans la réserve de l'armée active. Comme *i-l' avait oubyié d'éte sot*, il devint caporal le 25 août 1901, puis sergent le 19 septembre 1903.

Comme son frère, il accomplit deux périodes d'exercice de trois semaines, en 1906 et 1909.

Henri est le seul à avoir quitté le « cocon familial ». Alors que ses frères restèrent à Neuillac, lui fut employé dans un lycée à Laval, à partir du 21 août 1904, et se maria avec une jeune fille de Combourg, en Ile et Vilaine. Puis en 1907 on le retrouve à Vesoul, peintre dans un lycée.

C'est à Vesoul qu'il reçut son affectation pour participer à la grande bataille. Le 14 août 1914, le 47^{ème} régiment de chasseurs alpins l'accueillit en qualité de sergent. Il fut envoyé en Alsace et se trouva en première ligne pour affronter l'ennemi. Au début de 1915, Joffre lança une offensive vers Colmar, à laquelle participèrent dix-sept bataillons de chasseurs alpins, dont le 47^{ème}. C'est autour de Reicharkerkopf, dans le Haut Rhin, que la bataille fit rage : attaques et contre attaques pour prendre, perdre et reprendre des positions, avec au final des luttes au corps à corps. Plus de six mille soldats perdirent la vie des deux côtés, avant que le front de Reicharkerkopf soit abandonné, en juillet 1915.

Trop tard pour le sergent Péronneau, qui perdit la vie le 20 juillet 1915. Voir : [bataille de Reicharkerkopf](#)

* C'est au bois de Mort-Mare que furent fusillés les premiers soldats qui refusèrent d'obéir aux ordres.



Clémentine Drouillard, épouse de
François Alcide Péronneau

Pierre

Pierre, c'est mon grand-père, le plus jeune des trois garçons. Il est né le 10 mars 1887. Blond, comme ses frères, il mesurait un mètre soixante. Lors du Conseil de révision, il est noté qu'il a un degré d'instruction générale 3 : il sait lire, écrire et compter.

Il exerçait le métier de scieur de long. Comment fit-il la connaissance de ma grand-mère Lucienne Bridier, née le 1^{er} octobre 1890, qui habitait au village de Colombiers, assez éloigné de celui de Neuillac, je l'ignore. C'est un de mes regrets, de ne pas l'avoir suffisamment questionnée, je suis certain qu'elle m'aurait répondu. Il est fort possible que Pierre, par son métier de scieur de long, soit amené à faire des déplacements, qu'il s'est trouvé à Colombiers vers 1908 ou 1909, et qu'il a « fréquenté » la jeune Lucienne.

Le mariage eut lieu à Neuillac le 5 novembre 1912. Et le 29 août 1913, naissait un petit garçon, Robert. Bien plus tard, Robert épousa Suzanne, la fille de Goulebenéze : ils furent mes parents, et m'ont appelé Pierre en souvenir de ce grand-père disparu.

En 1908, lors du Conseil de révision, Pierre fut ajourné pour « faiblesse », ce qui paraît étrange pour un homme exerçant le métier de scieur de long. En 1909 il est en meilleure santé, puisqu'il fait ses classes dans le 57^{ème} régiment d'infanterie, d'où il est libéré le 24 septembre 1911, avec un certificat de bonne conduite.

Le 4 août 1914, il lui faut quitter sa famille et intégrer son régiment. Je suppose que ce fut un déchirement pour tout le monde.

Pendant ces années passées au front ce fut, comme dans toutes les familles, l'angoisse dans l'attente d'une mauvaise nouvelle. Pierre écrivait, Lucienne lui répondait. Mais il ne reste rien de cette correspondance, qui a disparu. Et pourtant, je les ai vues, lorsque j'étais un jeune garçon, ces cartes postales. Certaines étaient écrites en langage codé, un langage très simple dans lequel le « a » était écrit « 1 », le « b » représenté par « 2 » etc. J'ai en mémoire une carte dans laquelle mon grand-père, qui avait dû être en contact avec un bataillon britannique, avait écrit, de façon maladroite et touchante : « I you love ».

Je crois qu'il est venu en permission une ou deux fois pour voir sa femme et son fils, mais je n'ai pas de précisions. Dans cette période de folie, les permissions étaient rares.

En 1917, il se trouve au cœur de la bataille, à Vendresse dans l'Aisne, tout près des lignes allemandes. Son régiment, le 344^{ème}, assura la relève de soldats anglais qui avaient subi des pertes considérables en butant contre le front ennemi.

C'est le 31 juillet 1917 à 21 heures que le soldat de deuxième classe Pierre Péronneau fut tué à l'ennemi sur le champ de bataille à Cerny, dans l'Aisne, et déclaré « mort pour la France ». Le combat avait dû être si rude que le décès ne fut constaté que le 3 août. Le jeune Robert n'a pas eu le temps de connaître son papa.

Pierre est inhumé au cimetière d'Oeuilly (Aisne), dans la partie réservée aux groupes de brancardiers.

À partir de ce moment, ma grand-mère s'est habillée en noir, jusqu'à la fin de sa vie. Je l'ai toujours connue de noir vêtue. Je crois que beaucoup de femmes de cette époque, ayant perdu leur époux à la guerre, faisaient ainsi.

En 1920 elle quitta Neuillac, avec Robert, pour revenir à Colombiers. Touchant une maigre pension de veuve de guerre elle a fait face, et a donné à son fils l'éducation nécessaire pour qu'il réussisse dans la vie. Un jour, je vous parlerai peut-être d'elle dans un prochain Boutillon, elle le mérite.

*

*

*

Que reste-t-il de toute cette histoire ? Des noms sur le socle des monuments aux morts. Voici celui de Neuillac, sur lequel figurent, parmi les hommes de la commune morts pour la France, le nom d'Émilien et de Pierre, qui sont décédés à deux semaines d'intervalle.

Et le troisième, Henri ? Nous l'avons débusqué sur le monument aux morts de Vesoul, ville dans laquelle il vivait au moment de sa mobilisation.

Lorsque l'armistice fut signé, en 1918, les survivants rejoignirent leurs foyers progressivement, souvent mal dans leur peau et leur chair, traumatisés, mais vivants.

« Plus jamais ça ! », a-t-on entendu après ce carnage. Quelle tromperie ! Cela n'a jamais cessé. Les peuples ont la mémoire courte. Les populistes gagnent du terrain, ce qui entraîne un repli sur soi, une fermeture des frontières et une négation des dérèglements climatiques.

Quel monde allons-nous laisser aux générations futures ?

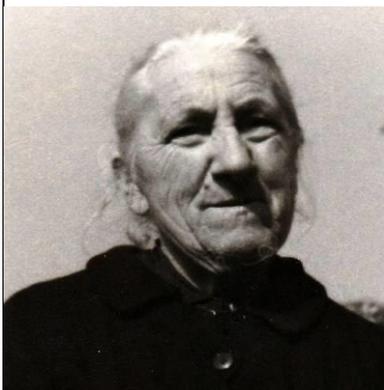


Lucienne avec Robert dans ses bras



Souvenirs d'une femme simple : Marie-Léa B ...

Première partie



Marie-Léa B... a vécu à Gourvillette une grande partie de sa vie. Elle y est née en 1889, et y est décédée en 1976. Ses souvenirs ont été recueillis, à la veillée, au coin du feu, par sa « nore » (sa belle-fille) Marie-Louise R..., entre 1971 et 1975. Marie-Louise précise : « J'ai écrit tout cela pour que les petits-enfants de Mémé Léa sachent quelle fut sa vie, qu'ils ignorent certainement. Et aussi qu'ils prennent conscience qu'en 1900 la vie d'un paysan charentais (saintongeais pour préciser) était plus proche du Moyen Âge que de l'ère actuelle ».

L'une des petites filles de Léa, Janine B..., m'a remis il y a quelques mois le cahier dans lequel ont été notés les souvenirs de sa grand-mère. Elle me précise :

« Ces souvenirs, rassemblés par ma mère, ont servi de lien entre elles, entre l'«étrangère» de la ville et la vieille paysanne charentaise, mémoire du village. Elles avaient compris l'intérêt de ces récits pour les générations suivantes. Les termes du parler charentais inconnu de ma mère étaient retranscrits phonétiquement ou donnés

directement en français par Léa».

Ce cahier constitue une véritable richesse, et je vous en donnerai des extraits dans notre journal, en commençant par les souvenirs de la grand-mère Léa sur « les fêtes ».

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

LES FÊTES

Le premier de l'an

Le jour du 1^{er} de l'an, les enfants allaient en bande chez les gens, pour leur souhaiter la bonne année : « Bonjour, je vous souhaite une bonne année et une bonne santé ». Les gens faisaient tous un cadeau : un morceau de sucre, une raie de chocolat, une pomme, une poignée de « prunes mêlées » (séchées au four). Monsieur F... donnait quelques dragées qu'il prenait dans une soupière déposée sur la table de la cuisine. Il donnait même un sou aux plus pauvres.

Mes parents ne voulaient pas que je m'éloigne trop, je m'arrêtais au canton.

Il y avait des maisons amies où il était préférable d'aller seule. Par exemple chez l'épicière, Madame L..., qui me donnait deux raies de chocolat ! Elle me prévenait d'ailleurs : « Demain, tu viendras seule me souhaiter la bonne année ». Une fois, j'étais allée avec toute la bande, elle m'a appelée dans sa chambre, m'a donné mon cadeau, et m'a dit : « Maintenant, débrouille-toi pour le cacher ! ».

Chez Ferdinand B..., c'était pareil.

Mardi-gras

Le jour du Mardi-gras, les jeunes gens de la commune se déguisaient et passaient dans les maisons, leur mouchoir noué devant leur figure. On essayait de deviner qui c'était. Puis les Jeunes se démasquaient et on leur offrait à boire et à manger.

Un jour, il y avait une femme avec eux. J'ai tout de suite deviné que c'était un gars de la famille V... Il était surpris et m'a demandé comment je l'avais reconnu. « Quand j'ai vu tes pieds, j'ai compris, car il n'y a que toi et tes frères pour avoir les pieds si grands ».

Une autre année, il est venu un couple de Charentais en vieux costume du pays et un déguisé les accompagnait. Son costume était composé entièrement de torches de maïs (grands folioles qui entourent les épis de maïs). Il se tenait raide, les bras écartés comme un épouvantail. Il ne causait pas, et n'entrait par dans les maisons pour ne pas avoir à se démasquer parce qu'il était en deuil et n'aurait pas dû prendre part à la fête.

Une fois, j'étais à la veillée chez T... dans les moments du Mardi-gras. Entrent deux déguisés. C'était Edmond (mon frère) et un camarade, déguisés en femme. J'ai reconnu Edmond à la forme de son oreille : le lobe d'une oreille était collé à la peau du cou. Il avait une bouteille d'eau sous ses jupes et, tout à coup, il a écarté un peu ses jupes comme les vieilles qui pissaient debout, et il a fait couler un peu d'eau. Olinde T... était en colère : « Et voilà qu'elle pisse maintenant ! Eh bien, qu'elle ne se gêne pas, la grande salope ! ». Les déguisés riaient mais ils sont repartis sans se démasquer.

Un soir, nous avons organisé un petit bal chez un voisin qui avait un phono. Entrent deux garçons masqués. J'avais reconnu les habits d'André G..., et je me suis doutée que c'était sa sœur Philomène. Tout à coup, elle vient m'inviter à danser une valse, j'ai accepté, et j'ai dansé en me tenant raide et en m'éloignant de mon cavalier comme si je ne l'avais pas connu. Ils sont repartis sans se faire connaître. Les autres filles se demandaient qui pouvaient être ces danseurs. Je leur ai dit : « Je crois bien que c'est le petit B..., de Massac ». D'autres ont dit : « Oui, c'est certain, je l'ai reconnu aussi ». Et moi, je m'amusais intérieurement, et le lendemain, j'ai bien ri avec Philo.

La Marie B... s'était costumée en homme. Elle arrive le soir chez son beau-frère et lui demande la route des Touches. Le brave Médéric, qui *dodaillait* au coin du feu, se lève, tout ensommeillé, et lui dit : « Vous ne vous êtes guère écarté ». Serviable il sort sur la route pour lui montrer le chemin. Là, elle lui a éclaté de rire au nez.

Le cheveau malet

Autrefois, pour Mardi gras, ou plutôt pour le dimanche gras, il y avait le cheveau malet. C'étaient deux jeunes gens, cachés sous une couverture, qui faisaient le cheval, et un maquignon les accompagnait ainsi que d'autres masques. Je me souviens qu'une fois, avant qu'Angèle, ma grande sœur, soit mariée (1898), ils sont venus alors que nous étions à table dans la grande chambre. Ce jour-là, on mangeait du boudin gras. Il y avait le cheval dont Jacques G... faisait partie. Le maquignon, c'était le grand-père à Maurice B... Ils s'étaient mis entre les deux lits, pour que le cheval ait la place de ruer quand un des masques voulait lui monter sur le dos. Maman faisait joli ! « Mes lits ! Mes lits ! Ils vont bien les arranger ! ». Il y avait un masque dont le costume était entièrement composé de torches de maïs. Il ne pouvait guère remuer et il avait les bras raides. Ensuite on leur a payé à boire un coup, mais il a fallu faire boire celui qui était habillé avec les torches, car il ne pouvait pas plier les bras pour porter le verre à ses lèvres.



En 1908, Léa (caraco noir) tient sa nièce par la main ; la maison en arrière-plan est celle qui l'a vue naître, vivre et mourir, comme elle avait abrité ses grands parents et ses parents avant elle.

Les crêpes

Dans les moments de la Chandeleur et du Mardi-Gras on faisait des crêpes bien grasses. Parfois on en débarbouillait son voisin : flip ! flap ! Un jour, à une veillée, j'étais à côté du vieux Berlu qui avait une grande barbe. Quelqu'un lui envoie une crêpe par la figure et puis ... on la met dans mon assiette. J'ai dit que j'avais mal au foie et que je ne pouvais pas manger. Le lendemain, B... me dit : « Qu'est-ce que tu avais, hier ? Tu n'avais pourtant pas l'air malade ? ». « Je ne voulais pas manger la crêpe qui avait essuyé la barbe à Berlu ». « Grosse sottise, tu n'as donc pas pensé à la chienne, qui était sous la table, tu n'avais qu'à lui donner ! ».

La Saint-Jean

À la Saint-Jean, on allumait trois feux à Gourvillette. Les gens « d'en-bas » faisaient le leur au carrefour du chemin de la Node et de la route de Massac. Ceux de Grandol le faisaient sur la route de Cressé. Les autres sur la route des Touches. Chacun apportait sa javelle et les flammes montaient haut (une javelle est un fagot de sarments de vigne). Quand le brasier ne flambait plus, tous les jeunes et ceux qui en avaient envie dansaient la ronde autour en chantant :

Mes bons amis, avant de nous quitter,
Il faut rire et s'amuser.
Entrez dans la danse,
Faites la révérence,
Et embrassez celle (ou celui) que vous aimez.

On chantait d'ailleurs toujours cette ronde avant de se séparer. Au bal, les mères grognaient : « Alors, ce n'est pas fini, ça n'a pas assez duré ? ».

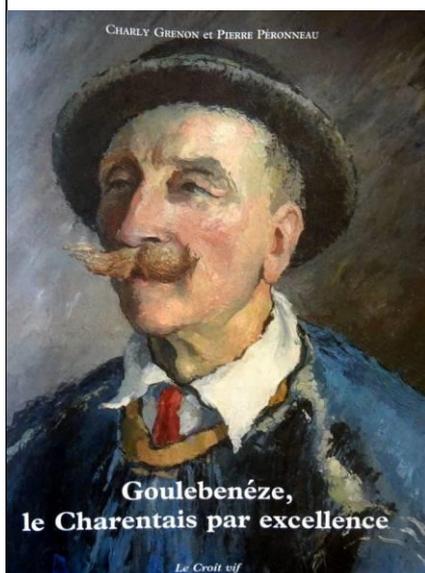
Noël

Le soir de Noël, Angèle s'en allait à la messe de minuit à pied, avec les autres, soit à Cressé, soit à Beauvais. J'étais trop petite pour les suivre. Alors mon père me confiait la lanterne, et nous allions, tous deux, dans la nuit, porter le Noël aux animaux : du foin aux moutons et à la vache, du grain aux cochons, pour « leur Réveillon ».

À suivre

De la généalogie à la littérature : la naissance d'un livre

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



C'est en 2007 que fut édité, aux éditions du Croît vif, l'ouvrage sur mon grand-père, que j'ai écrit avec Charly Grenon : « Goulebenéze, le Charentais par excellence ». Douze années ont passé, et je me suis penché à nouveau sur cette période de recherches, puis d'écriture, qui aboutit à la naissance d'un ouvrage de plus de 750 pages.

Tout ne fut pas facile, car j'ai été confronté, lors de la phase finale de l'élaboration du livre, à des critiques violentes mais sans fondement destinées à empêcher l'aboutissement du projet. L'éditeur, François Julien-Labruyère, ne fut pas épargné.

Avec le recul, je me rends compte que tous les messages virulents que nous avons reçus et dont, pour ma part, j'ai souffert à l'époque, ne constituent qu'une péripétie, compte tenu du succès que connut le livre dès sa parution.

Et je préfère garder en mémoire tous les bons moments que nous avons passés, avec mon ami Charly Grenon, pour la mise en forme de notre livre. Que de souvenirs, que de surprises lors de la découverte de textes disparus dont nous ignorions l'existence. Que de joies, lors des rencontres avec le public, au moment des dédicaces.

Mais laissez-moi vous raconter ...

1) Les recherches généalogiques

En 2001, lorsque la retraite est arrivée, j'ai décidé de me lancer dans la généalogie. J'avais un point de départ pour mes recherches, un homme célèbre dans toute la Saintonge, Marc Henri Évariste Poitevin, mon grand-père, plus connu sous le nom de Goulebenéze. Mais comment faire, où chercher, comment procéder ? C'est alors que mon voisin, un paysan féru de généalogie, me dit, dans son parler savoureux de Saintonge :

- Va don cougner au pourtau dau Cercle ghénéaloghique, à Saintes. O-l'ét pas écartab'ye, o-l' ét à coûté de la Médiathèque ! Dans thièle assembyiée, o-l'ét point des têtes de sot, i peuront t'ajhidé ! Et les drôlèsses sont agrâlantes !

J'ai donc frappé à la porte du Cercle, rue Mauny à Saintes, et l'accueil fut très sympathique. On m'a expliqué le mode de fonctionnement, les renseignements qu'on pouvait trouver sur place, la maîtrise des ordinateurs. On m'a montré le travail des bénévoles, et le résultat du dépouillement des registres paroissiaux et des contrats de mariage. On m'a donné tout un cours sur la façon de procéder pour chercher les informations. Et mon voisin avait raison, *les drôlèsses sont beun agrâlantes !*

Alors je me suis inscrit, et j'ai commencé par ouvrir le fascicule des mariages de la paroisse d'Authon, dans le Pays-bas saintongeais, car par tradition orale je savais que mes ancêtres « Poitevin » avaient été meuniers dans un endroit appelé « Moulin Bonnet », sur la rivière Dandelot.

Mais en ouvrant le document, ce fut l'angoisse. Il y avait des tas de Poitevin, des Jacques, des Jean, des Pierre, des Marie, des Catherine, *o n'en avait peur tout ...* Comment s'y retrouver ?

- Et ce n'est pas tout, me dit un membre du Cercle, des « Poitevin » on en trouve dans presque toutes les communes du département !

Les recherches en mairies

Alors j'ai suivi les conseils qu'on m'avait donnés, et je suis allé à la source, c'est-à-dire à la mairie d'Authon, car les registres paroissiaux n'étaient pas encore en ligne à cette époque. C'était la première fois que je me trouvais en présence de ces documents, et j'avoue que j'ai éprouvé beaucoup d'émotion en voyant écrit le nom et parfois la signature de tous ces ancêtres qui m'ont précédé. Chaque généalogiste débutant doit, je pense, avoir la même sensation.

J'ai écumé les mairies d'Authon, Bercloux, Aujac, Migron, Burie, Brizambourg, Écoyeux, bref celles du Pays-bas saintongeais où avaient vécu mes ancêtres. Je dois avouer que j'ai, à chaque fois, reçu un accueil bienveillant. Et j'ai commencé à assembler le puzzle, mais ce n'était pas une chose facile, car les curés de l'époque ne donnaient pas toujours les éléments permettant de trouver la filiation.

Les recherches continuent

J'ai continué les recherches, avec l'aide de mon épouse Anne-Marie : le Cercle généalogique de temps en temps pour faire le point, les archives départementales à La Rochelle, à la recherche de contrats notariaux, et le Fond ancien à la Médiathèque de Saintes (qui n'était pas encore fermé pour travaux), pour le dépouillement des vieux journaux et la lecture des ouvrages d'histoire locale.



Nous avons tiré le fil de cette généalogie, jusqu'à la Révolution. Bien sûr il y a des trous, difficiles à combler, mais nous avons appris que les « Poitevin » se sont enrichi, ont acheté presque tous les moulins d'Authon et d'Aujac, sont devenus des notables. En 1780, Jean Poitevin, meunier à Bonnet, était appelé « Maître » : pas mal, pour un homme dont les grands parents, à Bercloux, ne savaient ni lire ni écrire !

La cousine de Normandie

Pour aller plus loin dans les recherches, je me suis inscrit au site d'entraide par internet « Saintongénéalogie ». Lorsque j'ai indiqué que je cherchais des informations sur mon grand-père Goulebenéze, j'ai eu la surprise de recevoir un message d'une cousine de Normandie, Marie-Annick, dont j'ignorais l'existence, qui descendait de la famille Gautreau, une branche parallèle à celle de Goulebenéze (voir organigramme page suivante).

Le 21 décembre 1840, Marie Henriette Justine Poitevin, fille de Jacques Marc et Marie Henriette Justine Giraud, se maria avec un avocat de Saint Jean d'Angély originaire de Vendée, Appolin Gautreau, dont la sœur, Emma Gautreau, était la mère de Georges Clemenceau.

Marie Annick m'a donné une foule de renseignements sur cette famille, dont elle avait réalisé la généalogie. Elle m'a parlé de sa grand-tante, Germaine Justine, cousine de Goulebenéze, née cinq ans après lui. La photo ci-contre date de juillet 1902, Germaine avait vingt ans.

Marie-Annick m'a remis l'album que lui avait donné Germaine, et j'ai découvert des photos prises entre 1900 et 1905, dans lesquelles on aperçoit mon grand-père, un jeune homme de 25 à 30 ans. Ce fut une grande émotion, car toutes les photos que je possède de lui et qui, pour la plupart sont dans le domaine public, le représentent beaucoup plus âgé.

Elle m'a parlé de sa « tante Germaine », pour laquelle elle avait beaucoup d'affection : une femme moderne, indépendante, une artiste. Il y a, chez moi, quelques tableaux au fusain qu'elle a réalisés. J'ignore par quel moyen j'en ai hérité, peut-être en avait-elle fait cadeau à son cousin Évariste ?

Car les deux cousins étaient très proches. Marie-Annick m'a remis toute une correspondance échangée entre eux, dont plusieurs cartes postales écrites par Goulebenéze en 1901, dans lesquelles il y a une chanson complète. Et plusieurs photos dans lesquelles on s'aperçoit qu'ils avaient beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Pour plus de détails, je vous conseille de consulter l'ouvrage « Goulebenéze, le Charentais par excellence », et les six Boutillons spéciaux consacrés à Goulebenéze.

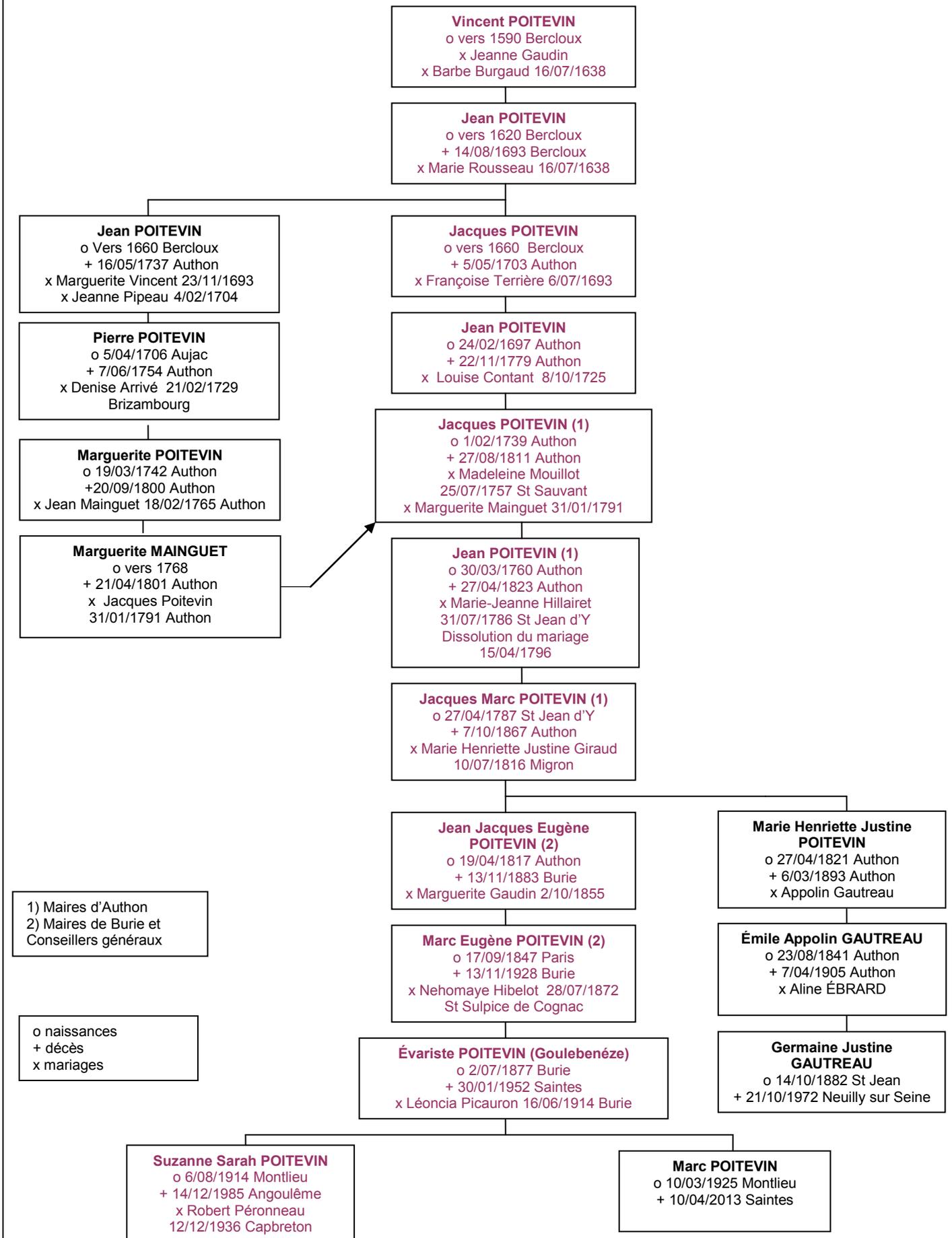


Évariste et sa cousine en 1905



Fusain de Germaine Gautreau

Généalogie simplifiée de la famille Poitevin



2) La naissance du livre

Après quatre années de recherches généalogiques qui m'ont permis de découvrir mes ancêtres, après avoir épluché les registres paroissiaux de plusieurs mairies, les documents des Archives départementales, du Cercle généalogique et du Fond ancien et régional, après avoir rencontré plusieurs personnes qui m'ont remis des textes de Goulebenéze, j'avais écrit une centaine de pages montrant l'évolution de la famille depuis l'époque d'Henri IV jusqu'à nos jours.

Beaucoup d'amis m'ont fait remarqué que mon grand-père était un homme public, et que dans la mesure où j'avais trouvé des éléments nouveaux le concernant, j'avais le devoir de les publier.

J'avoue qu'au départ mes recherches avaient uniquement un but personnel. Nous avons tous besoin, lorsque nous en avons le loisir, de savoir d'où nous venons, de retrouver tous ces ancêtres qui nous ont façonnés.

Mais pour ce qui concerne la famille « Poitevin », il s'agit d'une histoire complexe s'étendant sur plus de trois siècles, avec au départ des paysans et des meuniers ne sachant ni lire ni écrire qui, à force de travail et grâce à leur éducation et leur savoir-faire, ont grimpé dans la hiérarchie sociale et sont devenus des notables qui ont accumulé une fortune considérable. Et cette fortune a disparu en un demi-siècle, en deux générations : Goulebenéze, qui donnait des spectacles en oubliant souvent de se faire payer, et son père Marc-Eugène, plus attiré par la politique que par la gestion d'un domaine agricole.

Le contact avec le Croît vif

Le 7 janvier 2006, mon manuscrit sous le bras, j'ai poussé la porte de la boutique du Croît vif, à Saintes, et j'ai proposé mon texte à Didier Catineau, qui m'a promis d'y jeter un œil attentif et de me tenir rapidement au courant. La réponse fut rapide. Afin de muscler le livre, et d'en faire un ouvrage complet sur la vie et l'œuvre de Goulebenéze, en accord avec François Julien-Labruyère, à l'époque gérant des éditions du Croît vif, il fut décidé de compléter mon texte par les recherches que Charly Grenon avait menées sur mon grand-père.

Charly venait en effet de publier un ouvrage intitulé « Les gloires charentaises du Coran » (le Coran étant une rivière qui serpente du côté de Saint-Bris des Bois), dans lequel il parlait, entre autre, du Docteur Jean, de Gustave Fort et de Goulebenéze. C'est la partie consacrée à Goulebenéze qui sera prise en compte. J'étais ravi de cette solution, car travailler avec celui que j'appelle « la mémoire de la Saintonge » était un grand honneur. Nous avons l'un pour l'autre un respect et une confiance réciproques, et j'étais persuadé que nous ferions du bon travail.

Nous eûmes une première réunion à la boutique pour faire le point et finaliser les conditions. Ensuite nous avons travaillé avec Charly pour harmoniser nos textes et donner à l'ensemble une cohérence indispensable. Notre projet n'avait pas encore été ébruité.

Puis notre éditeur a souhaité qu'Éric Nowak intervienne pour compléter le livre par une étude sur la langue de Goulebenéze. C'est alors que les ennuis commencèrent.

L'entreprise de déstabilisation

A cette époque, l'UPCP (L'Union pour la culture populaire en Poitou-Charentes-Vendée, actuellement UPCP-Métive), cherchait à introduire dans le paysage saintongeais son écriture artificielle (*le poetevin-séntunjhaes*) au détriment de notre patois. C'est ainsi que fut refusée au magazine Xaintonge une subvention sollicitée pour réaliser un lexique du patois saintongeais : ce fut d'ailleurs le point de départ de tout ce qui va suivre.

Éric Nowak avait la réputation, à tort, de faire partie de cette mouvance favorable au « poitevin-saintongeais ». Et lorsque fut connue son intervention programmée dans notre ouvrage, nous eûmes droit à un flot de protestations violentes de la part d'un petit groupe de personnes.

L'éditeur, François Julien-Labruyère, fut accusé d'être « le diable », et le livre fut menacé de « boycott ». Tout serait mis en œuvre pour empêcher sa sortie, ou faire en sorte que les Charentais ne l'achètent pas. Car la vie du magazine Xaintonge serait menacée par la publication de notre ouvrage.

On reprocha à Éric Nowak de ne pas être un Saintongeais, mais un « poitevin-polonais », et ses compétences en matière ethnographique ou linguistique furent mises en cause.

Quant à moi, je fus accusé de vendre mon grand-père aux « Poitevins-Saintongeais », auxquels un boulevard était ouvert pour développer leur langage artificiel. J'étais indigne d'être le petit-fils de Goulebenéze. Je fus même accusé d'être un « collabo ». Et j'en passe ...

Charly fut en partie épargné par ce déluge de critiques, car on n'osait pas s'attaquer à lui, compte tenu de sa notoriété.

J'ai eu le tort de répondre parfois vivement à ces attaques, car je ne supportais pas que l'on critique un livre sans en connaître le contenu. J'aurais dû me taire, comme le suggérait Charly Grenon : « Laissez pisser le mérinos et continuez à travailler, me disait-il. Répondre, c'est relancer la machine ».

Devant cette entreprise de déstabilisation, François Julien-Labruyère réagit en écrivant à ceux qui nous attaquaient pour les mettre en garde.

En outre, il avait préparé une très belle préface dans laquelle il renvoyait dos à dos le groupuscule de Poitevins adeptes du « poitevin-saintongeais » et la poignée de Saintongeais qui nous attaquaient.



François Julien-Labruyère

En accord avec Charly et Éric, nous n'avons pas souhaité cette préface pour ne pas mettre de l'huile sur le feu. Et nous pensions, à juste raison, que ces histoires internes n'intéresseraient pas les lecteurs. Ceci étant, je remercie François pour nous avoir défendus dans cette affaire.

Avec le recul, je réalise que tout ce « drigail » est un véritable gâchis. L'annexe d'Éric Nowak sur « la langue de Goulebenéze », certes de grande qualité, ne représente qu'une trentaine de pages sur un total de plus de 750, et les « Poitevins-Saintongeais » ne sont jamais intervenus dans notre ouvrage. Et le magazine Xaintonge existe toujours.

Le projet change de dimension

Après plusieurs réunions à la boutique du Croît vif, il fut décidé de créer un livre qui soit considéré comme un ouvrage de référence. Pourquoi ne pas y mettre tous les textes écrits par Goulebenéze ? « Il doit y en avoir en tout une centaine, nous dit François Julien-Labruyère. En six mois l'ouvrage est bouclé ! »

Nous étions en mars 2006, et pensions pouvoir sortir le livre à l'automne. Nous avons donc écumé le Fond ancien à Saintes, les Archives départementales à La Rochelle, la Sefco à Saint-Jean d'Angély, et c'est au total près de 400 chansons et monologues, en saintongeais et en français, que nous avons débusqués.

Ce fut un long et minutieux travail qui dura un an. Nous avons épluché tous les journaux dans lesquels Goulebenéze avait écrit : La Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest, avec les « Histoires de la pibole », le Subiet, le Piron (un journal qu'il avait créé en 1920) etc. Des Charentais, connaissant notre projet, me donnèrent des chansons et des monologues inédits sur feuilles volantes.

Après avoir photographié les textes, je les ai saisis sur mon ordinateur, je les ai commentés pour les mettre dans leur contexte, puis je les ai classés par thèmes. Au fur et à mesure, ils furent envoyés à Charly Grenon par courrier (Charly n'a pas internet) pour vérifications, remarques et modifications. Pour les mots patois les plus difficiles, nous avons donné la traduction française : avec le recul, je pense que nous aurions dû mettre un lexique à la fin du volume.

Pendant ce temps, l'entreprise de déstabilisation continua, mais avec de longues périodes d'accalmie. En effet, un collectif se constitua en vue d'obtenir que la langue saintongaise soit reconnue comme langue de France, un élément positif dans toute cette affaire. Cela nous laissa du répit.

Entre temps, nous eûmes plusieurs réunions au Croît vif avec Éric Nowak qui nous proposa son projet, projet que nous avons validé. C'est une très belle étude sur la langue de Goulebenéze, qui complète parfaitement notre travail. C'est François Julien-Labruyère qui a trouvé le titre du livre : « Goulebenéze, le Charentais par excellence ». Quant à la première de couverture, c'est une photo d'un portrait réalisé par le peintre charentais Gaston Balande : le tableau est stocké dans les réserves du musée de l'Échevinage à Saintes. La photo est de Michel Garnier, photographe à Saintes.

À la fin de l'année 2006, notre projet fut soumis au Croît vif pour mise en forme. C'est en février 2007 que nous avons reçu chacun un exemplaire complet pour relecture. La sortie du livre était prévue pour le milieu du mois de mai.

La sortie du livre, et le service après-vente

Le « Marché romanesque » est une idée de Madeleine Chapsal. Une fois par an, un samedi du mois de mai, près de la cathédrale Saint-Pierre, jour où le marché est très fréquenté, un stand est dressé avec des auteurs qui viennent présenter leurs ouvrages : un mariage marché-littérature.

Le samedi 26 mai 2007, avec Charly Grenon, nous avons montré notre « bébé » tout juste sorti des cartons. Nous étions bien entourés : Madeleine Chapsal, Régine Deforges, qui fumait un cigare *groû coume in trançon*, Michel Lis, Jean-Claude Lucazeau ... C'est ce jour-là que nous avons dédicacé nos premiers livres. Et nous eûmes la surprise de voir arriver, entourée d'une nuée de journalistes, Ségolène Royal qui préparait sa campagne électorale. Elle vint serrer des mains, et pendant quelques minutes nous vola la vedette.

Trois jours plus tard, le 29 mai, ce fut la présentation officielle à la presse et au public, à la Salle Saintonge à Saintes, avec la troupe patoisante des « Branle Mijhot ». Un film fut réalisé à cette occasion :



<https://www.dailymotion.com/video/xdlyik>

À partir de ce jour, avec Charly et Éric, nous avons consacré une partie de notre temps à la promotion de l'ouvrage : rencontres avec des journalistes, émissions de radio (France Bleue La Rochelle, Radio Demoiselle, RCF). Puis les salons du livre, dont le premier fut celui de Mortagne, en juillet 2007, où nous avons organisé, avec Charly et les « Branle Mijhot », un petit spectacle autour de Goulebenéze.

Nous avons donc écumé les salons du livre des deux départements et au-delà, où, à cette occasion, nous retrouvions tous les auteurs qui sont devenus nos amis.



Je ne vais pas les citer tous, de peur d'en oublier, mais certains écrivent dans le Boutillon. Ce fut l'occasion de rencontrer une foule de personnes, dont certaines m'ont parlé de mon grand-père, qu'elles avaient rencontré pendant la guerre au cours d'un de ses spectacles. D'autres sont venues avec des textes inédits qui viennent compléter ma collection.



Avec Éric Nowak et Charly Grenon au Centre Leclerc de Saintes



Les quatre mousquetaires

Pour ma part, j'ai été sollicité pour organiser des conférences (gratuitement bien entendu) sur mon grand-père, à partir du livre que nous venions d'écrire : les archives de Jonzac, Saint Ciers sur Gironde et Laruscade en pays Gabaye, Vitrezay, l'Université inter-âge de Rochefort et de Royan, la mairie de Vallet (proche de Montendre) etc. Je remercie tout particulièrement le groupe des Branle Mijhot qui m'a accompagné pendant ces conférences pour chanter et raconter du Goulebenéze, ainsi que Gérard Sansey (Jheantit d' la Vargne) et Roger Maixent (Châgnut).

Plus récemment (2017 et 2018), c'est le Musée des Cordeliers à Saint-Jean d'Angély qui m'a sollicité, ainsi que l'Université inter-âge de Rochefort (à nouveau), Jonzac et Saint-Sulpice de Cognac. J'étais accompagné de deux patoisants : Michelle Barranger et Dominique Porcheron ou Bernard Rambert (Goule de V'lours), le webmaster Benjamin à la technique. A chaque fois, la salle était pleine, ce qui montre bien que Goulebenéze demeure une figure incontournable du paysage saintongeais.

Entre temps, le livre fut récompensé par le prix des Mouettes, décerné en septembre 2007 par le Conseil départemental de Charente-Maritime, ce qui nécessita un deuxième tirage pour faire face à la demande. Et en 2008 c'est l'Académie de Saintonge qui lui accorda un prix.

*

*

*

J'ai longtemps hésité à écrire cet article, mais mon ami Charly Grenon, qui était aux premières loges dans cette aventure, m'a incité à le faire. Je l'ai écrit parce que c'est un événement important dans ma vie, qui a abouti à un ouvrage apprécié des lecteurs, et c'est un hommage à mon grand-père Goulebenéze. Et si nous avons cédé aux injonctions et aux pressions, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

François Julien-Labruyère a abandonné la gestion du Croît vif. Je le remercie pour la confiance qu'il nous a accordée dans la réalisation de notre projet. Nous avons l'un envers l'autre une amitié solide, et régulièrement je reçois des messages d'encouragement lors de la parution du Boutillon.

Charly Grenon est toujours fidèle au poste. L'aide qu'il m'apporte dans le Boutillon est très précieuse. Je lui envoie, par courrier (il est toujours allergique à internet), les projets qu'il corrige ou complète. Ses connaissances de la culture saintongaise sont précieuses.

Éric Nowak est devenu un ami. Il est d'une grande gentillesse, et il est ouvert à toute discussion. Il a malheureusement cette étiquette qui lui colle à la peau, d'être favorable au « poitevin-saintongeais » même s'il s'en défend. Il est attaqué injustement, par des personnes qui ne le connaissent pas, alors qu'il effectue un travail considérable de recherches en enquêtant sur le terrain pour sauvegarder la langue régionale.

Quant à moi, après ce livre sur mon grand-père, je me suis lancé dans un ouvrage collectif, « L'air du pays », avec Charly, Jacques-Edmond Machefert et Jean-Claude Lucazeau (les quatre mousquetaires), édité par le Croît vif avec une préface de Pierre Dumousseau. Un livre de copains, qui eut en 2014 le prix du Livre régional (décerné par les Poitevins !). Et depuis 2012 je me suis lancé dans le Boutillon, qui connaît un succès inattendu.

Je suis fier d'avoir écrit ce livre, en hommage à mon grand-père. Et je suis certain que mes trois complices, François, Charly et Éric le sont également.

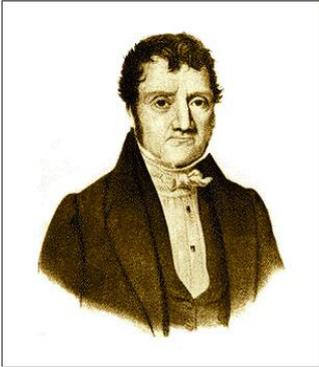
Le voyageur botaniste Bonpland Marie-Brigitte Charrier



Cet article est paru dans la revue n° 112 du Cercle Généalogique de Saintonge (CGS).

Curieux nom n'est-ce-pas ? Aimé Bonpland.... Mais ce n'était pas son vrai patronyme ! En réalité il se nommait Aimé Jacques Alexandre GOUJAUD, il était rochelais mais y a très peu demeuré, comme nous allons le voir.

Aimé Jacques Alexandre GOUJAUD naquit le 29 août 1773 à La Rochelle, vraisemblablement rue Saint Léonard. Son père était maître chirurgien du Royal Hôpital et sa mère fille d'un capitaine de navire. Ses parents avaient eu déjà 2 enfants lorsqu'ils habitaient Périgny : Jacques Aimé baptisé le 11 octobre 1769 (+25/11/1769) et Michel Simon le 4 septembre 1770. Le 12 juillet 1778 naquit rue Saint Léonard la petite dernière, Constance Sophie, baptisée le 20. Le père était alors dit maître es arts et en chirurgie, ancien prévost chirurgien, substitut de l'hôpital de la Charité de la ville de La Rochelle, professeur et démonstrateur. Michel Simon partit faire des études de médecine à Paris, et en 1790 Aimé le rejoignit avec le même objectif. Il devint alors l'ami de Marie François Xavier Bichat. Diplôme en poche en 1794, ils s'engagèrent tous deux dans l'armée. Aimé servit à Rochefort comme chirurgien de marine. Mais en 1795 il retourna à Paris pour entreprendre des études de botanique au Museum d'Histoire Naturelle, élève d'Antoine de Jussieu, Jean-Baptiste Lamarck et René Desfontaines, tandis que son frère restait à La Rochelle où il devint médecin à l'hôpital Saint Louis, assura un cours public de botanique et participa à la nouvelle création de l'Académie. Il fut plus tard 1^{er} adjoint au maire et député. A Paris Aimé se lia et devint l'ami d'Alexandre de Humboldt géologue et botaniste demeurant comme lui à l'Hôtel Boston. Ils rêvaient ensemble d'accompagner Bougainville dans son second voyage autour du monde.



En 1799 Bougainville fut remplacé par Baudin, puis l'expédition fut supprimée. Les deux amis partirent à Marseille afin de participer à l'expédition d'Egypte, mais ils furent déboutés. Déboutés mais non dégoûtés ! Qu'à cela ne tienne, ils continuèrent vers l'Espagne et obtinrent un passeport signé du roi Charles IV pour parcourir à leurs frais

l'Amérique Espagnole. Embarqués à La Corogne à bord du *Pizarro*, ils débarquèrent à Cumana le 16 juillet 1799. Tous deux, parcoururent le Venezuela, Cuba en 1800, la Nouvelle Grenade (Colombie et Équateur) en 1801, le Pérou en 1802, le Mexique en 1803 et les États-Unis d'Amérique avant de retourner en Europe en 1804. A chaque étape Bonpland envoyait des caisses d'échantillons botaniques à André Thouin du Museum d'Histoire Naturelle.



En quittant le continent américain le 30 juin 1804 à bord de *La Favorite*, ils rapportèrent avec eux à Bordeaux plus de 60.000 échantillons représentant 6 000 nouvelles espèces de plantes, des observations astronomiques, un nombre incroyable de notes géologiques, sociologiques, économiques, cartographiques... Humboldt cherchait à faire le lien entre les espèces végétales et leur environnement, alors que Bonpland voulait classifier et répertorier tous les végétaux rencontrés. Ils recueillirent notamment plus de 40 orchidées dont 20 encore inconnues.

Quand Bonpland arriva à Paris, grosse déception ! le Muséum ne lui proposa pas le poste de naturaliste qu'il espérait. Humboldt rédigea les publications de géographie, d'astronomie et de zoologie alors que Bonpland se concentrait sur celles de botanique. Il entreprit alors le classement des 60 000 spécimens botaniques.

Pendant son voyage sa mère Marie Olive Marguerite de la COSTE était tombée malade. Elle décéda le 15 novembre 1800, 7 rue de la Porte Neuve à La Rochelle. Michel Simon lui reprocha de ne pas s'en être inquiété, et ils furent en froid quelque temps, mais il continua cependant à présenter les travaux de son frère et à les mettre en valeur auprès de Charles Marie d'Orbigny et de Louis Benjamin Fleuriau.



De 1808 à 1814 Aimé Bonpland devint surintendant des domaines impériaux de Malmaison et de Navarre, développa les pépinières, les jardins d'acclimatation, la culture des orchidées, fit de nombreux voyages en Europe pour acquérir des plantes exotiques et satisfaire l'impératrice Joséphine. Il entretenait des contacts avec de nombreux scientifiques européens et des hommes politiques du Nouveau Monde comme Bolivar. C'est à cette époque qu'il se lia avec Adeline DELAHAYE dame de compagnie de l'impératrice et mère d'une jeune Emma issue de son mariage avec un avocat d'Albi François Boyer. Las ! le décès de l'impératrice le 29 mai 1814 et l'abdication de Napoléon le 18 juin 1815 le poussèrent à faire une demande de poste de voyageur naturaliste auprès du Museum d'Histoire Naturelle, mais il fut encore débouté pour faute de ressources. Cependant une rente annuelle de 3000 francs lui fut allouée en contrepartie de son herbier et de ses carnets de voyage. Il put enfin partir !

En 1816 Il choisit de s'installer à Buenos Aires, y créa un laboratoire et un jardin botanique avec production et vente de végétaux, débuta des expériences sur l'indigo, devint professeur d'Histoire naturelle et il obtint la chaire de Médecine à l'Institut médical militaire. En 1818 il installa une tannerie à Cordoba.

Il fourmillait d'idées et avait un esprit d'entreprise peu commun. Il voulait être chercheur-entrepreneur afin de diffuser les informations scientifiques d'un continent à un autre par ses contacts avec le Museum, tout en exploitant ses connaissances avec la commercialisation de végétaux. Son poste à Buenos Aires ne lui permettait pas de réaliser tous ses projets. En même temps, sa compagne Adeline Delahaye organisait des tertulias avec les émigrés bonapartistes dans leur propriété de la Quinta des Saules, ce qui les fit soupçonner un moment de faire partie de la « conspiration des Français ». Mais il fut innocenté et décida de quitter Buenos Aires pour un voyage dans les Missions. Abandonnant Adeline et Emma. Emma fut placée dans un couvent puis devint dame de Compagnie de la princesse de Nassau. Quant à Adeline, après avoir remué ciel et terre dans tous les pays d'Amérique du Sud pour faire libérer son compagnon, elle regagna Paris et décéda le 24 juillet 1871 à Cellettes (Loir et Cher).

En 1820 Bonpland débuta des études sur le maté (la *yerba mate* ou *yerva del Paraguay*), essayant de dénombrer les différentes espèces ainsi que leurs propriétés thérapeutiques. Cette plante riche en caféine, théophylline et théobromine était consommée et l'est encore comme du thé, cardiotonique et diurétique. Le maté sauvage est à présent dans les espèces menacées à cause de la déforestation. Mais les études de Bonpland sur le maté, notamment les techniques de germination, engendrèrent le courroux du dictateur du Paraguay, le général Gaspar Rodriguez de Francia, dont le commerce du maté constituait une base économique importante. Le 7 décembre 1821 il fut enlevé par les paraguayens, et Francia le retint en résidence surveillée pendant 10 ans. Pendant cette période il reprit son activité de médecin auprès des indiens guaranis tout en continuant ses observations botaniques.

A sa libération en 1831 il réalisa que Buenos Aires ne pourrait jamais entreprendre la création d'un Museum. Il privilégia donc les échanges avec la France, sachant qu'aucune publication importante ne pourrait se faire sans investissement lourd. Il s'installa à San Borja au Brésil, puis à Santa Ana en 1837 avec un établissement agricole. Dans la province de Corrientes il fonda une famille avec Victoriana Cristaldo Miranda dont il eut au moins trois enfants Carmen en 1843, Amaldo en 1845 et Anastasio en 1847. Dans ses résidences du Brésil, d'Uruguay et d'Argentine, il continua ses expériences et fit 5 envois importants au Museum d'Histoire Naturelle de Paris.

En 1849, il obtint la Légion d'honneur. Enfin, il écrivit à Humboldt « *Je passe une vie tranquille et je vais mourir là où sépuler mes tristes restes à l'ombre des arbres nombreux que j'ai plantés.* » Il décéda le 11 mai 1858 à Paso de los Libres sans avoir revu la France et sans avoir retrouvé « son meilleur et le plus illustre de ses amis » Alexandre de Humboldt.

On lui doit la partie botanique du *Voyage en Amérique*, la *Description des plantes rares de la Malmaison* et une *Vue des Cordillères et monuments indigènes de l'Amérique*. Ses manuscrits ont été acquis par la France. Son herbier est conservé en double à l'Institut de Botanique et Pharmacologique de Buenos Aires et au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris. Le genre *Bonplandia* de la famille des *Polemoniaceae* lui a été dédié par son ami Antonio José Cavanilles en 1800. Ce genre comprend trois espèces du Mexique. Une montagne porte son nom au Venezuela, le Pic Bonpland, tout près du Pic Humboldt. En revanche à La Rochelle après la fermeture en 1975 du collège Bonpland ne reste plus que la rue du même nom !

Origines d'Aimé BONPLAND

La famille GOUJAUD : Mortagne-sur-Gironde. Le premier ancêtre GOUJAUD connu est Abel GOUJAUD décédé avant 1685 demeurant avec son épouse Huguette BOISBELAUD à Mortagne-sur-Gironde, ainsi que leur fils Josias, bourgeois et contrôleur, et leur petit-fils Michel. Michel s'établit vers 1709 à Saintes où il exerça la profession de maître blanchier. Et son fils Michel 2^e du nom baptisé à Saintes le 27 novembre 1709 devint maître apothicaire et s'installa à La Rochelle.



Il donna le goût des plantes à sa descendance : son fils Jacques Simon père d'Aimé, maître chirurgien à La Rochelle, avait la main verte, et dès le 20 Juillet 1778 il était dit « Bonpland » au baptême de Constance Sophie. A partir de ce moment, tous les enfants furent dénommés « GOUJAUD dit Bonpland ». En Amérique du Sud le patronyme Goujaud disparut et ne subsista que celui de Bonpland, nom que portent ses descendants.

La famille LEVASSEUR : Paris, Québec, Sées, Mortagne-en-Perche. La famille de la grand-mère paternelle était voyageuse : André était avocat paroisse Saint Jacques à Paris vers 1630 ; son fils Louis, marchand, s'installa et se maria à Château Richer (Québec) le 13 décembre 1666 avec une normande originaire de Sées ; leur fils Charles capitaine de navire épousa une rochelaise en 1710, puis Magdeleine Elisabeth fut baptisée le 28 janvier 1714 à La Rochelle.

La famille de la COSTE : La Rochelle. Pierre Aimé de la COSTE était né vers 1670 dans la paroisse Saint Jean du Pérot de La Rochelle, employé des Fermes du Roi et bourgeois de la ville en 1699. Son fils François Aimé né le 17 juin 1709 paroisse Saint Barthélemy était officier-major, capitaine de frégate et de navire de la marine marchande. Sa fille Marie Olive Marguerite née le 9 mai 1747 paroisse Notre Dame épousa Jacques Simon Goujaud le 17 janvier 1769.

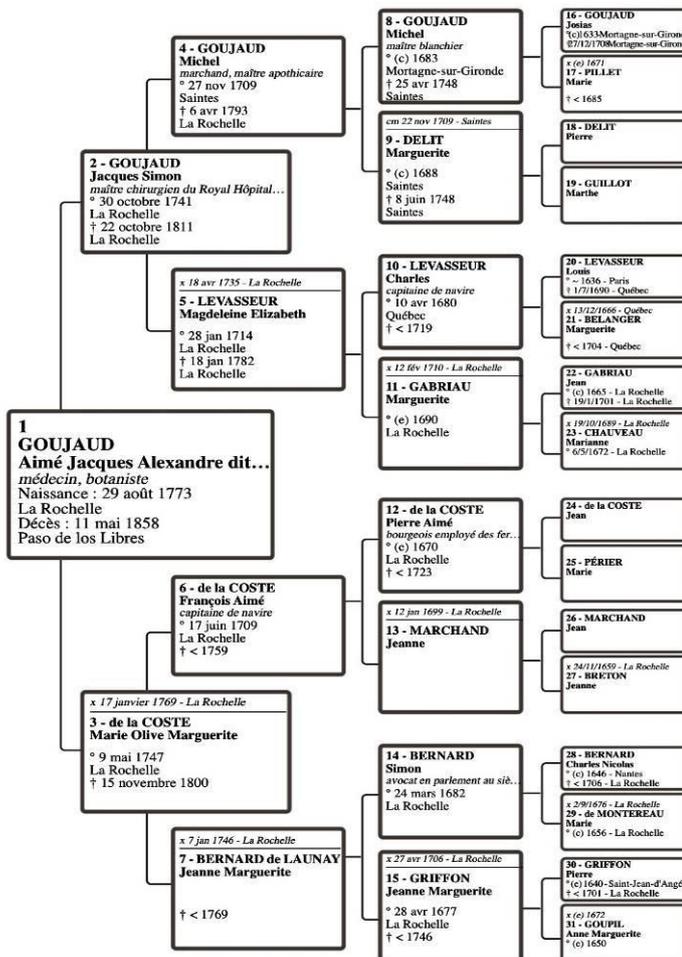
La famille BERNARD de LAUNAY : Nantes, Mondoubleau, Saint-Jean-d'Angély, Bordeaux. Jean BERNARD sieur de la Bernardière et Isabelle MERCERON demeuraient à Nantes vers 1650 paroisse Saint Saturnin. Il était conseiller du roi, échevin, juge consul de la capitainerie de la ville de Nantes. Leur fils Charles Nicolas sieur de Launay était marchand. Il épousa Marie de MONTEREAU fille d'un notaire d'Ars originaire de Mondoubleau (Loir et Cher). Quant à leur fils Simon sieur de Launay, avocat en parlement au siège présidial de La Rochelle, il épousa Jeanne Marguerite GRIFFON descendante de la lignée GRIFFON de Saint-Jean-d'Angély et Bordeaux.

Pour approfondir cette généalogie : <http://h2-online.heredis.com/fr/mb17/bonpland/accueil>

Et quelques parutions intéressantes parmi une bibliographie importante :

Jean-Marie Pelt, « Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland en Amérique équinoxiale » dans *La Cannelle et le panda : les grands naturalistes explorateurs autour du Monde*, éd. Fayard 1999.

Description des plantes rares cultivées à Malmaison et à Navarre par Aimé Bonpland. Imprimerie P. Didot l'aîné, Paris. Dédié par Aimé Bonpland à l'impératrice Joséphine. Version numérique sur le site botanicus



Philomène Mouche Jean-Bernard Papi



Il y a bien longtemps, afin de mener à bien un livre sur l'histoire locale, je visitais, je mesurais, je photographiais les ouvrages militaires qui défendaient, au temps de la marine à voile et des canons en bronze, l'estuaire de la Charente. Je quittais Rochefort au petit jour pour gagner un bateau qui me déposait dans l'une des îles ou dans l'un des forts de pleine mer, selon mon plan de travail. L'endroit est riche en souvenirs historiques dont le plus connu demeure l'embarquement sur le navire anglais Bellérophon de Napoléon 1^{er}, réfugié alors dans l'île d'Aix. Je rentrais chez moi à la nuit tombée, les oreilles bourdonnantes du sifflement du vent s'engouffrant dans les bretèches et les échauguettes, des appels des mouettes et des assauts formidables des vagues contre les bastions. J'y cherchais aussi le souvenir de Choderlos de Laclos, capitaine d'artillerie, qui s'ennuyait ferme dans le coin en rêvant aux femmes de La Rochelle. Chaque soldat, à un moment ou à un autre, vit son désert des Tartares...

J'avais prévu de terminer par le fort Lupin, le seul accessible par la terre. Non sans avoir bousculé des escadrilles de hérons, j'avais traversé le marais d'où fusaient par jets des nuages de moustiques et de moucherons. J'avais contourné de gros villages silencieux, mi-pêcheurs, mi-paysans, et traversé sur des ponts de bois étroits des dizaines de canaux vaseux empestant la saumure. Le fort, ce qu'il en reste après deux siècles d'abandon, m'attendait au bout d'un horizon nuageux, derrière des bosquets de tamaris courbés par le vent qui abritaient quelques vaches noires et blanches frissonnantes sous l'assaut des taons. Une telle désolation donnait la chair de poule.

Le gardien du fort habitait tout près de l'édifice, dans l'une des six ou sept bicoques regroupées autour d'une église qui perdait ses tuiles à la moindre tempête et chaque jour un peu de son crépi. Au bord de la route, un peu avant d'arriver au village, je m'étais arrêté pour examiner ce que je supposais, sur l'instant, être une criminelle et probable erreur de tir de l'un des canons d'entraînement utilisé par les élèves de l'Ecole de la Marine située en face, de l'autre côté de la baie. Imaginez, dans ce bout de marais, au centre d'un grand jardin encore cerné de souches de noisetiers et d'épine-vinette, un trou énorme, un entonnoir à demi plein d'eau capable d'engloutir un camion. Seul un pan de mur, d'où jaillissaient deux poutres déchiquetées, tenait encore debout. Les moellons projetés et éparpillés jusqu'au pied de l'église, la terre soulevée et déchirée sur plus de cinquante mètres alentour, témoignaient de la force de l'explosion.

- Ça s'est passé il y a une trentaine d'années, soupira le gardien. Et ce n'est pas un malheureux obus qui aurait pu faire ça ! C'est ce qui reste de la maison de mon amie la plus chère. De Philomène Mouche. Philomène est née dans le village et comme beaucoup ici, de toute son existence elle n'est certainement jamais allée plus loin que Fouras. En compagnie d'une tripotée de frères et de sœurs, elle grandit comme une sauvage en se nourrissant des produits de la pêche et de la chasse de son père, un homme qui n'aimait rien tant que de faire cocu les marins du coin.

Il alluma un cigarillo puis souffla sous mon nez une fumée âcre et bleue que je respirais avec délice. Cela faisait huit jours que je tentais de ne plus fumer.

- Philomène n'a jamais su lire et écrire. À douze ans elle faisait les marées. Sur les rochers du bord de mer, avec d'autres femmes elle ramassait les huîtres sauvages, les moules, les bulots... À dix huit ans, elle est tombée amoureuse de Mouche, un marin qui passait pour un ivrogne, ce qui était courant chez les marins et n'était pas considéré comme un gros défaut à l'époque. Les marins, peut-être à cause du sel et de toute cette flotte autour d'eux, avaient toujours soif et consommaient autant de vin que toutes les autres corporations maritimes réunies. Elle l'épousa contre l'avis de tous, et du mien en particulier, car tout gamin que j'étais, je détestais ce Mouche. Ils louèrent, puis achetèrent, cette maison dont il ne reste même pas aujourd'hui de quoi construire une niche à chien. Mouche n'en continua pas moins à boire. Un soir où il avait un peu trop forcé sur la gnole, il culbuta de son bateau cul par-dessus tête et coula, tiré vers le fond par ses cuissardes et son ciré.

À pas encore vingt ans, Philomène resta seule avec son fils, François, qui marchait à peine. C'était une belle fille, avec juste ce qu'il faut aux bons endroits. Je dois vous dire que j'avais à peine treize ans mais pour la regarder passer j'aurais grimpé sur les épaules de mon père. Elle avait une peau claire, des yeux noirs qui lui mangeaient le visage, des cheveux bruns, longs et drus qu'elle nouait en chignon et toujours un sourire magnifique. On dit qu'elle avait du sang espagnol. Rien d'étonnant à cela, les gens d'ici ont été visités par toutes les marines d'Europe car dans le temps, les bateaux de haute mer faisaient escale ici pour prendre de l'eau potable. Elle toucha une petite pension que lui attribuèrent les Affaires Maritimes et retourna faire les marées. François allait à l'école et à dix ans était aussi chenapan et braconnier que les autres. Puis, en grandissant, il devint timide et studieux. On devinait, rien qu'à le voir, qu'il avait plus de maturité que ceux de son âge. Philomène, sans le gêner, lui donna toujours ce qu'il fallait pour étudier sans mal à l'école. Elle lui payait même des disques et un tourne-disque, chose rare dans le pays, quand elle fut convaincue que la musique contribuait à la culture d'un futur bachelier. Le fait est qu'il fut reçu bachelier à dix-sept ans.

Il entra à l'université. Elle travailla, cet hiver-là, de sept heures du matin à sept heures du soir chez un ostréiculteur. Dès le printemps, elle fit des extras comme serveuse dans un restaurant de Soubise. Elle s'y rendait en vélo, après le travail des huîtres. À trente sept ans, elle n'avait jamais été aussi belle et désirable. Elle promenait une silhouette musclée et ferme comme une nageuse, avec un regard franc et audacieux qui fouettait le sang des hommes...

J'étais alors jeune facteur et, dans mon métier, on est un peu l'oreille des commères, je peux affirmer aujourd'hui qu'on ne lui prêta aucune aventure. C'était l'illustration de l'amour maternel de qualité supérieure. Mon conteur soupira. Pour être belle, elle était belle, ça oui... François, qui préparait son droit à Bordeaux, lui écrivait presque tous les jours. Je lui portais son courrier à la fin de ma tournée pour avoir le plaisir de le lui lire. Je la complimentais sur sa taille, sur la fraîcheur de sa peau et le brillant de ses cheveux. Toutes choses dont les femmes sont fières, en général. Mais elle haussait les épaules, le regard dans le vague. Ou bien, quand je m'enhardissais un peu, elle me montrait la photo de son fils et me disait, avec un sourire malicieux, que cet homme-là lui suffisait.

Pendant les vacances on entendait de la musique chez eux toute la journée. Ils dansaient, figurez-vous et riaient à vous rendre jaloux. On les voyait aussi se promener dans le marais, bras dessus, bras dessous. Il la dépassait de trente bons centimètres ce qui ne l'empêchait pas de se coller à lui, hanche contre hanche. Dans ces moments-là, on ne peut empêcher son imagination de vagabonder et de se demander ce qu'ils fricotaient. J'enviais François, sincèrement... Les vacances terminées et une fois François reparti, elle retournait au travail comme un bagnard à la chiourme. Elle constituait un magot pour son retour.

- Il ne passa jamais de vacances ailleurs, sans elle ?

- Non, jamais. Puis ce fut la guerre. Trop jeune, il ne fut pas mobilisé. Vint la débâcle. Le village étant en zone libre, la vie continua comme avant. François reprit ses études. En novembre 41, il me rendit visite. Je vais gagner l'Angleterre, me dit-il. Je n'ose pas l'avouer à ma mère de peur qu'elle tente de m'en empêcher. Voici une lettre pour elle. Je ne reviendrai qu'avec les Anglais. J'espère seulement que ce ne sera pas trop long. Je sais qu'elle vous aime bien Valentin. Valentin, c'est mon prénom. Je compte sur vous pour lui faire comprendre. Prenez grand soin d'elle.

Je lus la lettre à Philomène. Elle pleura, assise à sa table de cuisine, le visage enfoui dans ses bras repliés. Je m'en souviens comme de la veille. Je ne voyais d'elle que sa chevelure, vigoureuse, épaisse et parfumée. J'aurais donné dix ans de ma vie pour la prendre par les épaules et la serrer dans mes bras. Au lieu de ça, je me suis mis à parler d'héroïsme, de sacrifice et de patrie... Un vrai discours de 14 juillet. Quelques semaines plus tard, je lui remis une lettre venue d'Angleterre. François s'était engagé dans les Forces Françaises Libres et racontait sa vie de soldat. Durant l'année, elle reçut régulièrement de ses nouvelles et elle parut se faire à son absence. Elle disait pour se consoler que, en Angleterre, il était au moins à l'abri d'un mauvais coup.

Il s'arrêta pour rallumer son cigarillo. J'aime assez peu les monologues et je m'endors sur les tirades du Cid. Arrêter le verbiage de ce Valentin sur un simple geste me paraissait à la fois impossible et téméraire. C'était son heure de gloire et il voulait aller jusqu'au bout. Son regard à travers la fumée du cigarillo ne me laissa d'ailleurs aucun doute. Il m'aurait ficelé et peut-être même étranglé pour pouvoir continuer. Je devinais aussi qu'il avait caché l'amour qu'il avait eu pour cette femme et que peut-être, aujourd'hui, devant un étranger, il osait pour la première fois en parler.

- Poursuivez, je vous prie. La visite du fort peut attendre.

- Les Allemands envahirent ce qui ne l'était pas encore dans le pays et un escadron de vétérans, des individus entre trente cinq et quarante cinq ans, s'installèrent à Lupin. Ils logèrent chez l'habitant et Philomène eut droit, comme les autres, à son militaire, lequel dormait dans la chambre de François. Comble de l'outrecuidance. C'était un grêlé, un adjudant ganache et ahuri, laid comme un crocodile. Au bout de trois semaines de cohabitation, elle le jeta dehors au milieu de la nuit avec tout son fourbi. Elle prétendit qu'il avait voulu la violer. Elle portait des traces de coups et le capitaine qui commandait l'escadron n'y alla pas par quatre chemins, il fit expédier le grêlé sur le front russe malgré ses dénégations. Il présenta ses excuses à Philomène et lui assura qu'elle n'aurait plus à héberger quiconque.

Elle se calfeutra chez elle. Je lui portais du poisson et quelques légumes. Elle avait peu de besoin. Elle prit même l'habitude de faire son pain pour ne pas avoir à sortir. Le soir elle se barricadait et n'ouvrait à personne, sauf à moi. Cette histoire de tentative de viol m'a toujours étonné... En pleine nuit, comme ça, sans signes avant-coureurs, si on peut dire ? Peut-être a-t-elle inventé l'incident pour continuer d'être seule chez elle ? Des fois que François serait revenu ? Mais les lettres de son fils étaient devenues rares, elles faisaient intervenir trop de bonnes volontés. Pourtant, un jour, elle reçut de ses nouvelles par un pêcheur basque qui mouilla dans le coin une petite journée. Il lui annonça que François allait débarquer à Lupin dans les quinze jours. Evidemment elle me prévint. Elle me parut si excitée que je doute qu'elle dormît une seule heure avant l'arrivée de son fils. Un sous-marin le déposa une nuit avec deux soldats anglais, à hauteur de la Passe-aux-bœufs. Ils accostèrent à Lupin dans des canots pneumatiques chargés de lourdes caisses de bois blanc qu'ils entreposèrent dans la cave de Philomène.

- Elles contiennent ce qu'il faut pour déloger l'ennemi, dit-il. Veille à ce qu'elles demeurent en bon état et n'en parle surtout à personne, sauf à Valentin, si tu le juges utile.

Puis, tous l'embrassèrent et François promit de repasser pour les reprendre sous peu. Intrigué, le jour suivant j'ouvris une de ces caisses et n'y vis que des paquets anonymes emballés dans du papier huilé brun. Philomène ne voulut pas que j'en ouvre d'autres, elles appartenaient à François et aux Anglais et je n'avais pas à y fourrer mon nez.

En réalité, je l'apprendrai plus tard, elles contenaient une grande quantité d'un explosif très puissant, de la mèche lente, du cordon détonnant, et des détonateurs au fulminate de mercure. J'étais loin de supposer ça... Quand on pense que les patrouilles allemandes passaient deux fois par jours près de chez elle.

Philomène attendit sans désespérer le retour de son fils, puisqu'il le lui avait promis. Deux années passèrent et pendant ce temps, respectant la consigne, elle époussetait les caisses et astiquait les détonateurs pour qu'ils conservent l'éclat du neuf. À la libération, elle reçut la visite d'un officier anglais qui l'avisa que François Mouche, sous-officier dans une unité spéciale, les fameux Jedburgh, avait été porté disparu au cours d'une mission. L'officier déposa sur la table de la cuisine la Croix de Guerre française et la Military Cross britannique, marmonna un « l'm sorry » et

deux ou trois phrases qu'elle ne comprit pas, et s'en fut. Elle refusa l'évidence. Un gaillard qui était venu narguer la plus puissante armée du monde dans un petit canot de caoutchouc ne pouvait disparaître ainsi. Elle se persuada qu'il s'était réfugié dans un autre pays, en Suisse ou en Amérique et qu'il reviendrait un jour à Lupin. Elle l'attendit donc en surveillant la terre, le ciel et la mer. J'essayais bien de la raisonner mais elle me mit à la porte. Après un mois de bouderie, je revins la voir décidé à lui laisser ses illusions.

Quand je lui rendais visite, elle me montrait le lit de François toujours prêt, les draps qu'elle changeait tous les quinze jours, les fleurs qu'il aimait dans un vase sur la table, les confitures qu'elle lui préparait. Elle le voyait tantôt milliardaire dans un pays lointain, tantôt trop pauvre pour pouvoir revenir. Elle me demanda plusieurs fois de me lancer à sa recherche. Je disais oui, bien sûr, persuadé qu'elle n'avait plus sa tête. Parfois même, elle se croyait encore sous l'occupation et discutait avec moi à voix basse, en jetant à gauche et à droite des regards inquiets. Un jour, elle me dit que les caisses dans sa cave se couvraient de moisissures, ce qui n'allait pas plaire à François. C'était une divagation de plus et la guerre était si loin... Egarée dans ses songeries, elle attendait son fils comme aucune mère ne pouvait le faire. Cette constance, ce patient délire, crevait le cœur de tout le monde. On pouvait lui raconter les événements de la planète, elle écoutait à peine et le pape aurait pu se marier ou se faire communiste qu'elle s'en foutait comme de sa première charentaise. Elle jeta dehors le maire venu lui proposer de graver le nom de son fils sur le monument aux morts en criant qu'on voulait le tuer, lui porter malheur. Il menaça de la faire interner. Avec quelques autres on s'y opposa, finalement, elle resta et on l'oublia.

Mon conteur cessa un instant de parler et se moucha bruyamment.

- Que s'est-il passé exactement le matin de l'explosion, reprit-il ? Elle est sûrement descendue remuer et épousseter ses saletés de caisses. L'artificier de la Préfecture nous a expliqué que les explosifs avec le temps étaient devenus chimiquement instables. Un choc minuscule pouvait provoquer l'explosion. Alors pensez, Philomène avec son plumeau et ses chiffons. L'explosion fit sauter toutes les vitres du village et fissura pas mal de maisons, sans compter l'église et le fort. Il me montra une lézarde qui courait du faite jusqu'au pied de la poterne. À Rochefort on crut à un tremblement de terre et des marins qui partaient en pêche virent la lueur depuis la rade de l'île d'Aix. Comme tout le monde je m'étais précipité dehors. La maison de Philomène avait été éparpillée dans le marais et d'elle plus rien, même pas une chaussure ou une épingle. Exactement comme si elle n'avait jamais existé.

Pour le coup, le village a fait faire une stèle qui est maintenant près du monument aux morts. On peut y lire ceci : « À la mémoire d'André Mouche disparu en mer, du sergent François Mouche mort en terre inconnue et de Philomène Mouche, sa mère, disparue sans sépulture ». Cette stèle, c'est bien pour dire qu'ils sont réunis quelque part. Tenez, voilà les clefs du fort monsieur, prenez tout votre temps pour travailler, lui, il ne risque pas de s'envoler. Il n'y a jamais eu d'explosifs ni même de poudre à canon dans ses caves puisqu'il était dépassé et inutile le jour même de son inauguration ! Les canons avaient fait des progrès, paraît-il, dans leur portée ; bien que je me demande si on peut parler de progrès, comme certains le font, quand il s'agit des armes et de la guerre.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Le coin des fines goules : cuisiner les pibales

Yvonne, de Xanton Chassenon (86)

C'est une de nos lectrices qui nous a envoyé cette recette de cuisine. Je ne l'ai pas testée, je vous en laisse la primeur. Vous nous donnerez votre avis.



Mettez les pibales vivantes dans une bassine ; lavez-les à grande eau deux ou trois fois ; changez l'eau après chaque lavage.

Après le dernier, laissez un peu d'eau dans la bassine et jetez le vinaigre sur les pibales pour les tuer. Laissez-les environ 10 minutes dans le vinaigre puis rincez-les à l'eau une dernière fois.

Préparez un court-bouillon : portez à ébullition 1,5 litre d'eau avec un oignon piqué d'un clou de girofle, un bouquet garni, le poivre et le sel.

Laissez cuire une demi-heure. Mettez les pibales dans une passoire et plongez le tout dans le court-bouillon, pendant une minute, pas plus.

Le court-bouillon doit être absolument bouillant. Egouttez immédiatement et soigneusement sur un torchon. Répartissez l'huile dans des petits plats en terre individuels, allant au feu.

Faites chauffer et mettez dans chaque plat une ou deux gousses d'ail épluchées, quelques petits morceaux de piment rouge. Dès que l'ail est doré, plongez les pibales dans l'huile et remuez-les doucement avec une cuillère en bois. Laissez deux ou trois minutes à feu vif, ajoutez une pincée de piment doux et servez aussitôt.

Contes du fleuve Charente : le brigand goulu et les trois sœurs Christian Robin



Sur la berge du fleuve Charente, il y avait une petite chaumière isolée, bordée d'un grand jardin potager où poussaient les plus beaux potirons de la région. Et dans cette modeste demeure, vivaient trois sœurs qui vivaient des tartes au potiron qu'elles faisaient elles-mêmes.

Elles partaient régulièrement aux marchés des environs, où leurs tartes étaient fort prisées. On disait que de mémoire d'homme, on n'en avait jamais mangé de pareilles.

Un jour, l'aînée prépara sa carriole pour s'en aller à Saintes, où le marché battait son plein.

Elle n'alla pas bien loin avec sa carriole pleine à craquer de tartes encore fumantes. Au détour d'un chemin, un drôle de personnage lui barra la route. Et ce personnage était fort sale et repoussant, il ne s'était sans doute jamais lavé de sa vie et son ventre énorme aurait pu renfermer trois ou quatre des potirons des trois sœurs.

« Où t'en vas-tu comme ça, avec ta carriole de misère ? »

- Je me rends au marché, vendre mes tartes.

- Tu peux t'en retourner avec ta carriole vide, ou sinon tu finiras comme elles ! »

La pauvre laissa là son chargement et rentra sans demander son reste.

A la maison, elle raconta son histoire. Alors, la puînée remplit à son tour la carriole et prit la route.

Arrivée au détour du même chemin, elle vit le brigand surgir.

« Où t'en vas-tu comme ça, avec ta carriole de mendiant ? »

- Je me rends au marché, vendre mes tartes.

- Tu peux laisser là ta cargaison et rentrer chez toi, ou tu finiras comme elles ! »

La seconde sœur abandonna donc ses tartes et s'en retourna, contrite mais toujours vivante.

Alors, la cadette s'écria : « A mon tour d'aller voir ! » Elle prépara la carriole et s'en alla.

Et, au détour du chemin, le brigand apparut.

« Où t'en vas-tu comme ça, avec ta carriole de traîne-savate ? »

- Je me rends au marché, vendre mes tartes.

- Laisse tout ça ici et retourne chez toi, ou tu finiras comme elles !

- Mais, monseigneur, répondit-elle, je ne suis pas sûre qu'elles soient réussies. J'ai essayé une nouvelle recette. Il vaudrait mieux que vous y goûtiez d'abord. Tenez, attrapez ! »

Et la cadette saisit l'une des tartes et la jeta au goulu, qui ouvrit une large bouche et l'enfourna d'un coup, en plein vol.

Or, cette tarte avait été particulièrement apprêtée par la cadette : elle contenait, parmi la purée de potirons, une quantité de clous suffisante pour faire tenir la palissade d'un poulailler de trois cents poules. Si bien que, dès que le brigand referma la bouche, il eut le palais et la langue tout cloués.

« Tu vas me le payer cher ! » rugit-il en se précipitant sur la cadette. Mais elle courait vite, et le brigand avait bien de la peine à la suivre, la panse chargée comme elle était.

La cadette arriva au fleuve Charente. Sans hésiter, elle y plongea et se mit à traverser.

Le brigand goulu, aveuglé par la colère, en fit autant. Mais, la langue et le palais chargés de clous comme ils étaient, sa tête était trop lestée, et il bascula au fond du fleuve jusqu'à ce que son crâne finisse par atteindre le fond. Et, de surcroît, les clous se mirent à rouiller aussitôt, si bien que le brigand goulu non seulement se noya, mais encore finit rouillé et cloué.

Les trois sœurs continuèrent à confectionner leurs tartes, toujours appréciées des villageois. Et plus jamais il n'y eut de brigand goulu pour les leur voler.

Charly Grenon raconte : les grands-parents



Je ne me suis jamais autant amusé qu'en regardant cette vidéo. Il en avait de la chance, Charly, lorsqu'il était un petit drôle de six ou sept ans, d'avoir des grands-parents de cette qualité : des *orijhinau*, comme on dit en Saintonge.

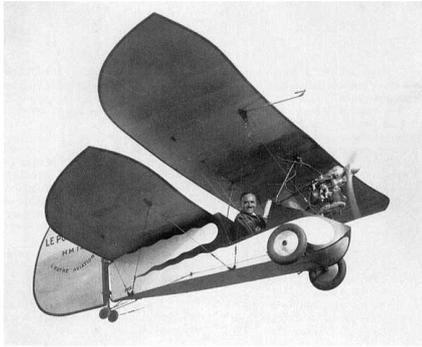
Un jour, ils eurent une vache à cinq pattes : il faut écouter Charly raconter comment le grand-père et la grand-mère allaient présenter leur phénomène dans les foires : jubilatoire ! Il faut dire que le grand-père était un habitué des « santonades » : des histoires encore plus invraisemblables que celles racontées par les Marseillais.

Truculent, Charly, quand il raconte le voyage en carriole, avec sa grand-mère, le long de la Seudre, pour vendre les fruits et légumes aux habitants. Et vers midi, à Mornac, ils s'arrêtaient déjeuner chez un couple d'artisans dont la dame « ne portait pas de culotte ». Elle se penchait devant la cheminée avec son *buffiâ* pour activer le feu sous la cafetière : j'ai fait des découvertes, du haut de mes six ans, nous dit Charly ... Je vous laisse déguster, c'est un grand moment !

Cliquez : [Charly : mes grands parents](#)

Le Pouill' Goulebenéze

Histouères de la Pibole du 2 novembre 1951
Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 373
Air : Cadet Rousselle



Henri Mignet, un inventeur saintongeais féru d'aviation, a construit en 1921 un premier avion le HM1 (Henri Mignet 1). Améliorant son invention, il arrive, en 1933, au HM 14 qui fut appelé « Le Pou du ciel ». Mignet ayant publié un ouvrage de vulgarisation, plusieurs amateurs se mirent à construire cet avion.

Une exposition s'est déroulée à la Maison de la Charente-Maritime à La Rochelle jusqu'au 2 octobre 2018.

Voici la chanson créée et chantée par Goulebenéze en hommage à ce pionnier de l'aviation.

Cliquez pour entendre Goulebenéze : [Le pou du ciel](#)

I

Les jhônnaux m'aviant soussigné
Qu'o y avait in noumé Migné,
Sortit dau coûté d' Saint-Porchaire
(Poin-n-in' têt' de sot d' la magnière),
Qu'o fasse biâ oub qu'o mouille,
Qui s'envolait-t-avec in pouill' !

II

En vouéyant thieu pouill', jhe m' seû dit :
« Si jh' n'en fazis autant coum' li !
S'o faut pas trop d'intellijhence,
Y arriv'rai beun, moué tout, jh' zou pense,
Et si mon pouill' va mal,
Jh' dirai qu'o l'est l' pouill' à Laval !

III

Quant jh'éyut tous les matériaux,
Jhe m'en fus trouver l' marichau :
L'hélice e'tait in' roue d' beurrouette
Et les z'all', deux ranch' de charrette...
Qu'o fass' biâ oub qu'o mouille,
Ah ! s'rai-jhi beunaiz' dans mon pouill' !

IV

Prr' zou chauffer bin coumm' o faut,
Le moteur fut-t-in vieux fôrneau
Et prr' que la cris' séy' finie,
Jhe chauffions-m-avec de l'eau-d'-vie...
Qu'o fass' biâ oub qu'o mouille,
Ah ! s'rai-jhi beunaiz' dans mon pouill' !

V

Asteur, prr' pren' moun éveurdin,
Jh'ai monté sù l' touet d'in moulin !
O foutit l' camp coum' ine éloize,
O pouvait... jh'étais en piein gâze...
Qu'o fass' biâ oub qu'o mouille,
Ah ! s'rai-jhi beunaiz' dans mon pouill' !

VI

Le monde en zou entendant ronfier,
Veniant teurtous prr' bireuiller
Et i diziant : « Son moteur coule ! »
L' cougnat leû chéyait dans la goule ...
Qu'o fass' biâ oub qu'o mouille,
Ah ! s'rai-jhi beunaiz' dans mon pouill' !

VII

Vouéyis ma bell'mèr' dans l' mitan,
Deursant la têt' coum' in silan,
Et jh'entendis prr' la chattièrre
Qu'a disait : « s'i pouvait s'ment cheire ! »
Qu'o fass' biâ oub qu'o mouille,
Ah ! s'rai-jhi beunaiz' dans mon pouill' !

VIII

De mon pouill', vouéyis l' député
Qui m'huchait : « Faut descend' voter ! »
«Ho ! jh'dis, jh' reist' dans ma mécanique
Y a-t-assez longtemps qu' tu m' fatigue ! »
Qu'o fass' biâ oub qu'o mouille,
Ah ! s'rai-jhi beunaiz' dans mon pouill' !

IX

De mon pouill', vouéyis l' parcepteur
Qui m'huchait : « Vous êtes in farceur...
Vous impôts... vous savez qu'o tarde ! »
«Oh ! jh' dis, mon paur' vieux jh' les emm... »
Qu'o fass' biâ oub qu'o mouille,
Ah ! s'rai-jhi beunaiz' dans mon pouill' !

X

Asteur, qu'o fass' biâ oub' qu'o mouill',
Créyez-m'en montez dans n'in pouill' !
En l'air on est teurtous des frères
(O l'est pas coum' dessus la terre)
Et peursoun' s'rat jhaloux
Pusque jh' s'rons teurtous des pouilloux !



Le laitier Francis Bouchereau

Francis est réclamé par nos lecteurs, et il s'est mis au patois. Lisez son texte attentivement, il y a plein d'astuces.

Hommage aux laitiers d'autrefois, avec une mule ou un cheval d'abord, puis avec un camion. Tous les jours de corvée, s'arrêtant parfois pour pas grand-chose. Le laitier avait toujours du beurre ou du fromage à vendre. Il colportait les nouvelles du pays, naissances, décès, accident, sans plus de commentaire. C'était un homme de grand service, faisant les commissions au besoin, ramenant des médicaments. Le jeudi, il n'était pas rare qu'il emmène un enfant à la ville. Pendant qu'il était à la laiterie, le gamin avait le temps de faire une course ou un réglage des lunettes par exemple. J'en ai profité et j'en garde un excellent souvenir.

Bin l' bonjhour teurtout ! C'neussez vous Edmée Vachavélé ? O l'é moué. Jh'seus laitier. Foutre, o l'é pas un métier bidon ! Jhe passe de ferme en ferme et j'quéri l'lait. Tous les matins, qu'o buffe, qu'o mouille ou qu'o fasse biâ ; pas de dimanche, pas de fête. Thiéllées vaches, o faut les tirer tous les jhours et le lait, o s'gard' pas. A la lairie avant midi.

Quand la beunasse est su le bord dau ch'min ou qu'o l'a grou d'lait, jh'rentre dans la ferme. L'hivar, les houmes sont là, jh'causons, j'beuvons un cot, dau Noah. Por thiéllé-là de la ville, Noah, o l'é un nèguye, un sportif, qu'y disant. Quand i parlant de li, y dounant teurjou son numéro de téléphone. O changhe tout l'temps. 3 7 6 0 6 0 6 0. Ine aute foué, i rempiaçant les zéros. Jh'y comprend reun. Et pi, quétou qu'o peut nous faire ? L'apler pour zi dire quoé ? Pour nous-aûtes, l'Noah o lé un bian, dau vin bian. Et dau bon, jh'vous en répond, vu qu' jh'en c'neussons pas d'aûte.

Quant o fait biâ travailler, les houmes sont dans les champs et là, o l'é un piaizit, o y a qu' les femmes. Ine piaizantrie ithyi, ine aûte là, histouère de rigoler. O n'a quéques unes, quand leus houmes sont pas là et qu'les drôles sont à l'école, a s' lâchant. Laitier o l'é pas un métier si tarne ! « En tout bien, tout honneur » coume y disant dans l'monde. Parce que chez moué, o l'a la Fernande !

O l'a bin qu'chez les Seize. La fumelle de Louis, ine étranghère, a l'é d'la ville, jh'ai jhamais réussi a zi déridé les ballots. Marie Antoinette, qu'a s'appeule. A veut s'occuper que d' ses belauds *. A fait dau feurmaghe. Quant a li, i-l'é têtou coume ine bourrique. I veut élever qu'ine vieille race de vache à lait, la tièrzéta, jh' sais point coum' o s'écrit. Des paûv' bêtes toutes asseuchées qu'avant qu'les ous et la piâ. Coume dit la Fernande, li coum' elle, i pordant la tête !

Quand les fermes sont loin dau ch'min, o l'é zeux qui portant leu lait au poteau. O l'é vite fait. Jh'zou m'zure, j'zou écrit dans le carnet et j'seu parti.

Entre onze heures et midi, jh'arrive à la lairie. Jh'pèse, jh'vide, jh'nettoye et j'rentre chez moé. J'ai t ine beunasse moué-tou. O l'é-t' un collègue qui prend le lait cheu nous à cause de la triche. L' tantôt, après la sieste, jh' cultive mes champs et l' sère j'ajhide la Fernande au pansaghe.

J'havons in drôle, l'Antoine, qu'est aux écoles. Quant à la drôlesse, la grande, a l'a-t' embauché à la lairie dés qu' a-l' a t'eu son çartificat d'études. Léontine qu'a s'appeule, jh' l'appelons Ine. In jhour, j'ai été vouère le Directeur. « Chorchez vous ine boune drôlesse qua pien d'couraghe et qu'est pas chétie ? » « Et sti, jh'avons c'qu'o faut, mais coume o l'é vout' drôlesse, qu'a vienne, jh'vas zi trouver d'l'ouvraghe ». Et i l'a-t' embauché. Coume dit la Fernande : « O l'é bin à cause que t'es laitier, qu' jh'avons pu caser Ine ».

Bon o l'é pas l'tout, faut qu'j'aille ajhider la Fernande. Les vaches, o n'a qu'avant des nèguyes et bianches, nous autres, jh'avons des nèguyes et des bianches. Les nèguyes, o l'é la Fernande qui les tire, et moué, jh' fait la traite des bianches.

Bin l' bonjhour chez vous-aûtes.

* Les belauds, nous dit Francis, o-l'ét coum' thieu qu' jh'appelons les ouéilles : belaud, pac' qu'a beulant !

Les patoisants d'aneut

Nono saute palisse (Bruno Rousse)



Un Charentais de Bassac, qui travaille dans une maison de cognac, et qui a toujours dans sa poche une topette du breuvage divin. *Ine goulée avant d'entrée en scène, o peut pâ fère dau mau !*

Un excellent patoisant, mais un conteur également, et un homme de théâtre, avec sa troupe de Gondeville. Malheureusement dans ce compte, enregistré par notre webmaster à la matinée Goulebenéze 2018, la caméra est tombée en panne avant la fin : *les piles étiant bâzies !*

Aussi, si vous voulez connaître la fin, une seule solution : allez écouter Nono lorsqu'il donne un spectacle. Ou encore mieux, invitez-le, il a de nombreux contes dans sa besace.

Cliquez : [Nono saute palisse](#)

Feurnand, un Saintongeais dans son village

C'est un hommage rendu par Jean-Yves Porcheron à son papa Fernand, avec l'aide de ses proches dont son frère Dominique (Le fi à Feurnand) que nos lecteurs connaissent bien. Fernand était un excellent patoisant. J'ai eu la chance de faire sa connaissance en 2008, lorsque Dominique a monté son spectacle « Bonsoir Saintonge », en hommage à mon grand-père Goulebenéze, spectacle que j'ai eu grand plaisir à parrainer.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)



Feurnand et son épouse lors du spectacle « Bonsoir Saintonge »

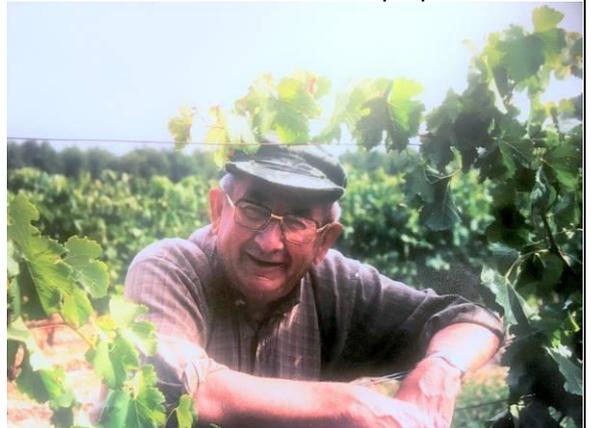
Natif de Haimps, fils d'agriculteurs et lui-même agriculteur. C'est dans ce village de la vallée du Briou qu'il a vécu et élevé sa famille et qu'il a œuvré sans compter pour le commun.

En employant le langage populaire, nous pouvons dire qu'il n'est pas resté les deux pieds dans le même sabot. Qu'il avait donc du courage Feurnand, déterminé, créatif et téméraire. Avec ce caractère bien trempé, ou malgré ce caractère bien trempé pourraient dire certains, car il pouvait parfois pourfendre l'espace, et ne pas suivre les bonnes convenances. Il est à l'origine de très nombreuses activités et créations. Il a su entraîner et fédérer. De nombreux bénévoles se sont engagés avec lui.

Dans les années 50, il a joué ainsi que sa future épouse dans un spectacle de théâtre à Haimps, et il a aussi été très actif dans de nombreuses associations à partir des années 60, comme le club de Football et le comité des fêtes à l'origine de nombreuses manifestations, la foire aux chiens, Jean Sunny et ses cascadeurs associés à des animateurs de télévision célèbres à l'époque ...

Il a créé l'association **Les loisirs du village**. Il a été l'organisateur de **la fête des anciens élèves de l'école communale de Haimps**, **de la fête du cochon à l'ancienne**, **de la fête des anciens métiers**, **d'une noce villageoise** avec voitures anciennes, tenues d'époque, arrêts dans plusieurs villages du secteur et animation dansante. Et puis il a aussi créé la **foire aux chevaux, aux ânes, et à la brocante**, qui pendant de nombreuses années a attiré plus de 5 000 personnes.

Il a créé plusieurs spectacles de théâtre. Il a rendu hommage au maître **GOULEBENÉZE**. Il a mis en scène la **Mérine à Nastasie**, pièce en patois saintongeais écrite par le docteur **JEAN**. Certains



spectacles ont été joués dans le village, mais aussi dans d'autres villages aux alentours. Passionné par la langue vernaculaire, il a réuni un groupe de personnes pour créer un **lexique de patois saintongeais**. Il a aussi écrit **plusieurs textes saintongeais**. Il est monté sur scène, pour la dernière fois en 2009, à l'occasion du spectacle **Bonsoir Saintonge**. L'âge l'a contraint à arrêter ses activités, et il n'a par la suite désigné personne en particulier pour créer un atelier patois.

Il a été élu et adjoint au maire de 1977 à 1989. Il a été une cheville ouvrière pour le maire de l'époque. Sur deux mandats, il y eut entre autres, le remembrement, la création du site du Parvet, espace de verdure ombragé et protégé situé près de la rivière le Briou (affluent de l'Antenne) que beaucoup de personnes du secteur connaissent bien, et que personne ne remet en cause. Mais il y eut aussi le rapatriement de terrains non loin de la mairie, qui ont profondément modifié et embelli

ce secteur du village.

On peut noter son plein engagement pour le commun, lorsqu'il a fallu discuter d'un refus de permis de construire à Fresneau, il y eut un coup de tonnerre à la préfecture. Il y eut aussi la construction de la nouvelle salle des fêtes, une salle dans laquelle l'architecte n'avait pas prévu à l'origine d'installer une scène, la création d'un terrain de tennis, le classement de l'église, son embellissement, les travaux importants suite à un effondrement d'un bras du transept.

Et il est bon de rappeler, dans une époque où l'argent est roi, où l'ostensible devient vite ostentatoire que toutes ces actions ont été menées avec le plus grand désintéressement.

Il nous a quittés il y a trois ans maintenant. Un certain nombre de créations seront inaltérables.

Cliquez sur le lien ci-dessous pour voir et entendre un texte de Fernand enregistré par Dominique à la fête du milla en 2013 :

<https://journalboutillon.com/2013/12/04/mariage-a-st-cesaire-fete-du-milla-2013/>





*Scène finale du spectacle « Bonsoir Saintonge ».
Feurnand est debout, à droite*

La Peurotte qui voulait chanter coume in jhau Dominique Porcheron (le fi à Feurnand)

Pour ceux qui ne s'en souviendraient pas, la « peurote » c'est la dinde et le « jhau » le coq.

O l'était au moués de mai, dans n'ine p'tite feurme de Buffejhasse ou pu précisément à Buffepinât, le hameau d'à côuté. O-y-avait tout in remue-ménaghe dans la basse-cour. Le vieu jhau v'nait d'bâzit ! Quel doumaghe ! Mais la piace était boun' à prendre ...

Peursoune n'en voulait ! Pac'que chacun savait beun que les cheuns fazant pas des chats, et les animaux sont pas teurjhou aussi bêtes qu'on zou creit !

Thieu vieu jhau avait un fi qui s'était émouraché asteur, boug' de sot, d'ine jheun' poulette dans la basse-cour d'à côuté. La piace était don libre et la Peurotte zou savait. Thiëlle Peurotte, la pu jholie d'l'aspèce, était native dau pays- bas et al'avait, o-y-a d'ça pas bin longtemps, fait parler d'elle en jhouant-au théât' à la d'mande dau vieu jhau qui v'lait amuser toute sa basse-cour. Thieu vieu jhau chantait si beun que la Peurotte créyit qu'a pouvait n'en faire autant.

Et en effet, al' a chanté et aussi beun que lî, pusqu'à zou disait à tout son monde ! Glou, glou, glou et pis glou, glou glou et glou Les aut' volailles vouliaint pas zi faire de peine et y l'avant appiaudit poliment, coum de beun entendu.

La Peurotte était otout ine belle bête, coum o s'en fait pu ! Le feurmier-lî zou savait et il avait p'rr elle encouèr in pu jholi rôle à zy donner mais il attendrait l' bon moument pour zy bailler ...

O l'est vrai que thiëtte pauv' bête se dépensait sans compter, tantôt à dreite, tantôt à gauche, devant les lapines et devant les gorets, a chantait dau matin au souèr sans discontinuer ...

A chantait astheur meü qu'le jhau qu'i-zy-avait douné bounghent (grand malheur p'rr lî) rin qu'ine occasion de s'pavaner. A fazait la roue otout ! Et a disait qu'a zou fazait meü qu'le paon qui zou fasait-lî au moument d' s'accoubyer. A l'avait autour d'elle ine grouée de pijhons à qui a d'mandait chaqu'jhour d'z'y apporter à mangher et y zou faziant pac'qu' o les fasait gonfyier.

Dans thiëlle basse-cour la Peurotte avait besoin d'causer et coum a l'était d'ine nature in p'tit peu torse, o l'est avec in jheun' bouc qu'à zou fazait , en racontant des salop'ries et des chétiv'ries su les uns et su les aut' en pensant m'en doute qu'o la rendrait pu agralante. La basse-cour était pas bin grande et les côts d'pieds d'âne se peurdiaint pas en thieu temps ! ... Brade la d'ssus, le jheun' bouc lî n'arrivi pas à retenir sa losse et toutes les médisances qu'la Peurotte zi décit en confiance se sont beurlandées dans toutes les basses-cours avouésinantes.

Le fi dau vieu jhau, othyupé à élever sa gueurouée dans la cour des poules d'à côuté, et à chanter coum' son pare zou fazait avant lî, finit peur zou apprendre' li-tou. Thiëtte sotte de peurote à qui y n'avait jhamais fait d'mau pac'qu'il étiaint pas d'la même aspèce, coum incit peur l'attirer. Bin sûr qu'o l'était pas peur s'accoubyer avec elle (o-y-a pas d'dangher !) mais peur compren're quelle bouésson thiëlle chétif-bête avait pu pren're, p'rr devenir aussi chétive qu'in' tore à qui on vint d'pren're son premier viâ.



Il apeurnit p'rr le jheun' bouc qu'a s'fazit passer peur la feuil' dau vieu jhau et qu'heureus'ment qu'à l'avait été là peur l'élever lî pasque sans elle, jhamais au grand jhamais, i l'arait pu chanter coum o faut dans la basse cour d'à couté !

Vous zou savez beun ! Jhamais ine Peurotte n'arrivera-t-à chanter coum un jhau zou fait, même si a zou creit boun'ghent. Le jheune jhau la laissa faire et dire coum a zou pensait, pac'qu', i savait beun qu'in jhour arriverait l'heure de vérité et si o l'était pas en thieu bas-monde o s'ra m'en doute au moument dau jhugh'ment deurnier.

En effet, peur la Nau , le feurmier v'nit cheurher la Peurotte qui creyit, elle astheur, qu'a l'a-t-été chouésie peur fare dau théâtre et pouvouèr faire vouér' à tout thieu monde l'étendue d'son talent.

O moument d'ouvrir sa goule, crac, o fut fait !

Le 24 décembre au souèr, a trônait su la tabl' des invités coum' Félicia qu'avait pris aut'foué son bain d'soulail, sa piâ était routie et tanée et jhamais les invités aviant vu ine aussi jholie bête. O faut dir' qu'al' avait d'la prestrance, au mitan d'un pîa d'monghettes piattes qu'aviant été thiusinées p'rr la maitresse de maison p'rr l'occasion !

Tout l'temps dau réveillon, n'on bouévit à sa santé (et glou et glou et glouglou,) en s'amusant de thiète pauv' bête qui voulut toute sa vie chanter coum' un jhau alors qu'a glougloutait coum' ine dinde. Et thieu, le feurmier n'arrivait pu à zou supporter.

On se souvinra longtemps de thièlle pauv' peurotte qui créyait qu'a chantait coum' in jhau et qu' a fini p'rr fare chanter tout l'monde déguisée en rouiti le souèr de la Nau.

Firmin Compagnon dit « Le fi à Feurnand » Le 21 octobre 2018

Cliquez : [La peurote et le jhau](#)

Dimanche 24 mars 2019

14 heures 30

Salle des fêtes Haimps

Spectacle en deux parties :

Première partie : Goulebenéze raconté par Pierre Péronneau, avec Michèle Barranger (L'Ajhasse) et Dominique Porcheron (Le fi à Feurnand)

Deuxième partie : « Je vous invite tous à mon enterrement » Seul en scène avec Firmin Compagnon (Dominique Porcheron)

Le fi à Feurnand chez Pierre Dumousseau



Le 19 octobre 2018, Dominique Porcheron, « Le fi à Feurnand », est venu présenter son nouveau spectacle à l'Alhambra d'Arbre-court, dans l'atelier de menuiserie du neveu de Jacques Edmond Machefert.

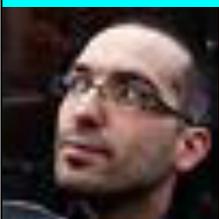
Le spectacle est intitulé « Je vous invite tous à mon enterrement ». Dominique considère, à juste titre, que c'est pour l'enterrement qu'on a la chance d'avoir le plus de monde autour de soi.

Le public composé d'une trentaine de personnes fut enchanté de la prestation.

A la fin du spectacle, comme d'habitude, chacun apporta son panier et l'on dina dans une très bonne ambiance.

Voici un extrait du spectacle :

Cliquez : [Je vous invite à mon enterrement](#)



" La mésun d'nené" Le nouvel album de Mathieu Touzot. Disponible depuis le 16 novembre. Pré-commandez maintenant sur le site www.mathieutouzot.com et (re)découvrez vite les plus belles notes de la poésie locale chantée.

Zédorine

Constant Thomas

Parler de Vendée

(Édition « Olona » n° 32 année 1936)

Aguiaine-Le Subiet 1^{er} trimestre 2014

Ve qu'nussez la belle Zédorine ?
 A c'qu'i s'parait qu'al é si fine.
 Tchu par exemple é p'têt' bé vrai
 Tot c'qu'ol a d'sûr qu'al é poet in' famm' de ménage
 Jamais v' la voyez coudre et encor moins brochai
 Et pis p'r arrangeai à mangeai
 Al é la moindre do village.
 Mé o lé pas trop surprenant
 Sa mér' l'é'l'vai à rin faêre.
 A crégnét que l' travail li sech' trop fatigant
 Si bé qu'astur la d'mouéselle en vot djaêre
 Pensez-din : al a pour de s'abîmai lé main
 E d'allai per lé champ durant la belle' saisin
 Pasque soulail pourret li brûlai l' teint
 De sorti au grant ér o s'ret to tine affaére
 Alors a s' la coul' douce, a rechte à la mésin.
 Et avec tchu a sait qu'al ét jolie.
 A pass' son temps à s' mirai
 Et pis, quant' le dimanche al a son bai chapai,
 Sa rob' de soie, et son bras' let et se gant d' pai
 O saute aux eil qu'al é ravie.
 A suppos' bé sans dout' qu'on attir' lé galant
 En s' dersant quem in dam' de cinquant' mill' franc de rente.
 Et peurtant
 Ol é certain qu'ol arrivra pouet c' qu'a prétend :
 Ol en védra moins d'quarante
 A s'émagine aussi d'parlai quem lé grand' gens
 Et en lé z'imitant
 A s'met la goule quem si al avallet la lune.
 Enfin a fong' le naê a pu près su tertou.
 Do gâ qui la prendra persoune en s'ra jaloux
 Pisque al é boun' surtout
 A calai dans in pot à plume.
 De fer' tant de m'nigance a vouet pouet qu'al a tort.
 A devret bé d'abord
 Apprendre à fricassai lé z'oeu et la mogette
 Au lieu de s'gonflai si fort.
 Quem si on savet pas d' qu' prunai al é chatte !



FESTIFOLK 15^{ème}
 Groupe Folklorique Aunis & Saintonge

Samedi 26 Janvier 2019
 Bal folk à partir de 21h - 7 €
 Anivé par les Cagouillards et les groupes invités

Dimanche 27 Janvier 2019
 Spectacle folklorique à partir de 15h - 8 €

LES PETITES CAPOUILLES

SOUFFELWEYERSHEIM (67) ST RÉMY EN ROLLAT (03) SAINTES (17)

PARC DES EXPOSITIONS Hall Mendès France - SAINTES
 Organisé par le Groupe Folklorique Aunis & Saintonge
 Renseignements: 05-46-92-96-73 et 04-30-67-33-43

Festifolk

Comme chaque année, le Groupe Folklorique Aunis-Saintonge organise son « Festifolk », le dernier week-end de janvier.

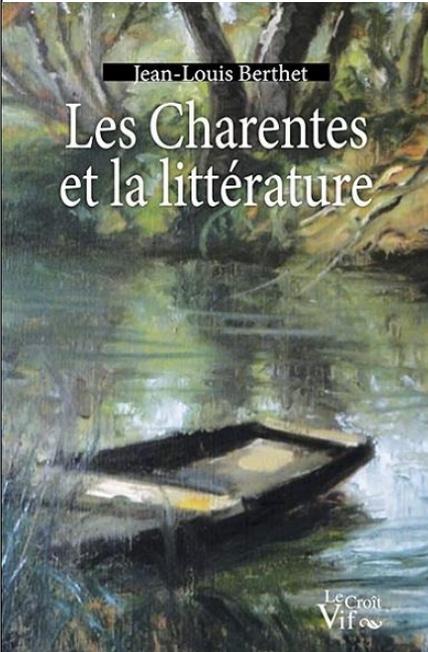
Cette année, les groupes invités sont :

Les Alsaciens d'kochloeffel de Souffelweyersheim

Les pastouriaux de St Rémy en Rollat (03)

Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

LES CHARENTES ET LA LITTÉRATURE Jean-Louis Berthet – Editions Le Croît vif



Il ne s'agit plus ici de retracer le parcours d'hommes politiques de notre région comme dans le précédent ouvrage de Jean-Louis Berthet *Jules Dufaure, l'homme de la république*, édité par Le Croît vif et Les Indes savantes en 2017. Ici, l'auteur se penche sur l'œuvre des écrivains charentais et en donne sa vision personnelle.

Le sujet est abordé sans préjugés. Peu importe à Jean-Louis Berthet que Chardonne soit déconsidéré sur sa terre natale pour son comportement pendant la dernière guerre. Avec une belle hauteur de vue, notre auteur passe sur les circonstances et exalte la perfection du style et, le cas échéant, la justesse des idées de chacun. Nous partons avec lui dans les lieux où ont vécu les Loti, Pierre-Henri Simon, Chardonne, Fauconnier et autres surdoués de l'écriture que notre terroir a vu naître ou hébergé un certain temps.

Le premier de la liste est Alfred de Vigny. L'ancien chef de cabinet ministériel qu'est monsieur Berthet raille avec humour le grand poète qui rata magistralement son entrée en politique. Chose incroyable de nos jours, le propriétaire vigneron du Maine Giraud n'avait pas daigné faire campagne avant les élections. Comme de juste, le résultat final fut très décevant.

Eugène Fromentin, amène un triple constat désenchanté : « *Les personnes qui lisent encore ne lisent plus Dominique. Le XIXème siècle, l'amour inassouvi, le style correct ne les intéressent pas* ». Puis, d'un touchant dialogue entre lui et son épouse alors qu'ils contemplent le port de La Rochelle, naît une comparaison entre *l'amour romantique*, violent et passager, interrompu par la mort et l'amour

de ceux qui *s'aiment depuis cinquante ans*.

Plus loin, le couple se heurte à l'impossibilité de visiter les maisons de Pierre Loti. Que ce soit celle de Rochefort, fermée pour restauration, celle du pays basque où il mourut ou *La Maison des aïeules* à Saint-Pierre d'Oléron dans le jardin de laquelle il repose. Puis on revit les obsèques solennelles de 1923, conclusion d'une vie bien remplie. Emouvant, le commentaire coule de source : « *Enfin, tant d'agitations, d'émotions profondes, de peines déchirantes depuis soixante-dix ans s'apaisaient dans le piétinement des chevaux et des hommes* ».

La plus triste de ces évocations est celle d'Emile Gaboriau à qui Jean-Louis Berthet demande pardon pour l'avoir exploité afin de publier *Emile Gaboriau, le père du roman policier**. Une biographie souvent *erronée, parfois injuste*, selon lui. Il y compare le destin du héros, mort brutalement à quarante-quatre ans et sa propre vie, parvenue au seuil de la vieillesse.

Henri Fauconnier n'aurait écrit qu'un seul ouvrage, *Malaisie*, si un recueil de nouvelles, *Visions*, n'avait suivi quelques années plus tard. Cette sécheresse de plume du lauréat du prix Goncourt 1930 nous vaut une belle citation de Montaigne : « *Composer nos mœurs est notre office, non pas composer des livres... Notre grand chef-d'œuvre, c'est de vivre à propos* ». On veut nous persuader que le plus beau roman d'Henri Fauconnier est celui de sa vie. L'enfance au milieu de parents et d'amis lettrés, le séjour en Angleterre, la vie de planteur en Asie, les années vécues en Tunisie et dans le midi, les joies familiales, son goût pour la peinture, la musique et les jardins auraient suffisamment rempli la longue existence de ce sage.

Et Chardonne ? Ah ! Chardonne ! Tant pis si certains ne le jugent pas recommandable. Ses descriptions de la Grande Champagne ont enchanté notre auteur et lui ont fait aimer les Charentes. Ce n'est pas rien. En outre, Chardonne se révèle le chantre de la vie conjugale. « *Cet amour n'a point pour caractères l'intensité et la fièvre... il n'est pas cristallisation mais distillation, lente élaboration d'essences précieuses* ». Et de conclure avec lui : « *L'amour, c'est beaucoup plus que l'amour. C'est un voyage sans fin dans un pays sans fin* ».

Vient Pierre-Henri Simon évoqué au cours d'une promenade à Saint-Fort sur Gironde, son pays natal. Dans l'ancien élève de Normale Sup., Berthet, ancien élève de l'ENA, admire le romancier qui écrit *Les Valentin, Les raisins verts et Figures à Cordouan***. Il salue surtout le rebelle publiant des écrits qui firent des vagues en leur temps : *Les Catholique, la politique et l'argent* (1936) et, durant la guerre d'Algérie, un pamphlet intitulé *Contre la torture* (1957).

Le lecteur retrouvera au fil des pages d'autres noms moins célèbres. Et aussi un ancien président de la République dont la plume, paraît-il, se serait déliée sous l'influence de l'amour.

Michelle Peyssonneaux

LES CHARENTES ET LA LITTÉRATURE Jean-Louis Berthet – Editions Le Croît vif 172 pages, Seize euros TTC.
Actuellement en vente à Saintes dans les grandes surfaces : super U et Centre Leclerc.

*Le Croît vif- 2016

**Trois romans saintongeais réédités par le Croît vif ainsi qu'*Elsinfor*

Kétoukolé ? Joël Lamiraud (Jhoël)

Kétoukolé n° 61

Malgré les indices donnés, ce Kétoukolé n'était à première vue pas facile. Aucun lecteur n'a trouvé, et c'est la première fois que cela arrive depuis que notre rubrique Kétoukolé existe.



Nous n'avons qu'une tentative de réponse avec notre fidèle Kiaude alias Claude Moulineau de Montpellier "Machine pour copier in fagot...". Non Claude, c'est pas ça.

Cet instrument fait partie de la grande collection de l'ami Serge L..... du bord de la Charente. Il s'agit d'une presse à jambons, instrument rare et ancien utilisé pour vider les jambons de leur sang avant la salaison.

Les jambons étaient mis à plat sur l'échelle horizontale, les pattes enfilées entre les barreaux de la petite échelle verticale. Pour

terminer une planche était posée à plat sur le jambon supérieur, et le tout était maintenu sous pression par une corde enroulée et bloquée sur le treuil. Compressés de la sorte, les jambons s'asséchaient pendant 3 ou 4 jours, puis on les salait et on les fumait.



Kétoukolé n° 62

Voilà une fourche bien particulière, mais à quoi pouvait-elle donc servir ?



Réponse à : joel.lamiraud@free.fr

Les troupes de théâtre patoisant reprennent la route

Les Durathieurs de Jhonzat, de René Ribéraud

Quatre pièces de théâtre :

O rabâte, Zulma ét en peutrassse, Jhamai deux san troué et Fardinan ét bâsi

Avec des histouères de Rabat l'égail

Tél : 05 46 48 12 23

lavenirdupatois@gmail.com

Le théâtre de Gondeville, de Nono Saute palisse

Les gueurnivèles chantant

Tél : 05 45 81 74 64 ou 05 45 36 20 75 ou 06 10 28 87 22

Plusieurs dates sont disponibles

Pour voir les calendriers :

<https://www.facebook.com/journalboutillon>

Matinée Goulebenéze

Organisée par la Sefco

Samedi 16 février 2019 14 h 30
Salle Geoffroy Martel à Saintes

Venez nombreux

Les meilleurs patoisants de la région
viendront vous divertir

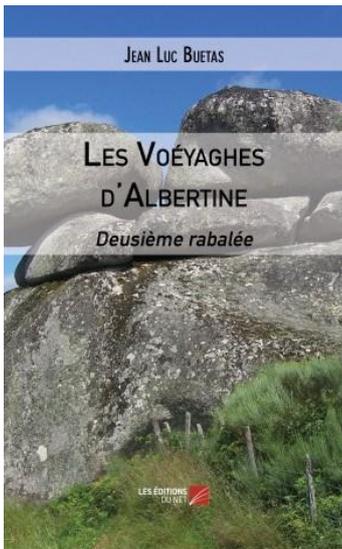
La plume des fadets

Le mercredi 23 janvier, à 16 heures, à la salle Saintonge (salle numéro 5),

Pierre Dumousseau
nous emmènera dans l'univers de son spectacle

« A pas contés »
(entrée libre)

Les voéyaghes d'Albertine **Jean-Luc Buetas**



Mes bons z-émits,

Jhe vous souhaite de Bonnes Feites de fin d'an-nées, ine boune feite de Nau, ine boune sin-sivest'. Manghez beun, les drôlesses et les drôles, beuvez beun. Et soéyez beunaises.

A teurtoutes et teurtous, jhe vous bijhes cinc foès d'aller et v'nue.

Albertine PISSEDRU

PS: oubliez pas que "La Deusième Rabalée des Voéyaghes d'Albertine" at été éditée. Disponib' en papé et au format e su' Amazon, Price Minister, Les Edition du Net oub' otou en envoéyant in chèque de 16 € chez JL BUETAS 45 Le Bourg Ouest 33390 SAINT PAUL, p'r recevoèr thieu bouquin avec ine didicasse d'Albertine.

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>